

JOOS Eléonore

Mémoire de Licence
En Sociologie
Directeur : Bernard Crettaz

R 215367860

0178-07560

Femmes et Identité
La condition des paysannes

Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010248142

Avril 1997.

PB 10.574



98/6161

TABLE DES MATIERES

Introduction	2-5
Première partie : DEUX TEMOIGNAGES DE FEMMES	6-33
1. LA METHODE	
2. DEUX TEMOIGNAGES DE FEMMES	
▪ La poudre de sourire par Marie Métrailler et Marie-Madeleine Brumagne	6-14
▪ Moi, Adeline, accoucheuse par Adeline Favre	14-30
<u>Thèmes comparés des deux ouvrages</u>	31-33
Deuxième partie : LES ELEMENTS D'ANALYSE	
<u>Les matériaux</u>	34-45
1) <u>TERRES DE FEMMES</u>	34-41
▪ Décoloniser le regard et la mémoire	
▪ De la terre mère à la mère nourricière	
▪ La société des femmes	
▪ Le corps déchiré	
▪ Le confessionnal	
▪ Le pouvoir aux hommes	
▪ La femme dans l'imaginaire de la société traditionnelle	
▪ D'une société à l'autre : modèles et contre-modèles pour la femme nouvelle	
▪ Manipulation patriotique, commerciale et folklorique	
2) <u>TERRES DE FEMMES : profession sage-femme</u>	42-45
▪ Une obligation : une bonne moralité	
▪ Les sages-femmes valaisannes : un peu d'histoire	
▪ De la tradition orale	
▪ Trois destins de diplômées	
Troisième partie : INTERPRETATIONS	46-54
1) <u>Première interprétation</u> : Y a-t-il identité face à un monolithisme traditionnel ?	
2) <u>Deuxième interprétation</u> : La double source identitaire d'Adeline Favre et de Marie Métrailler	
▪ De la société traditionnelle	
▪ Transition	
▪ De la société moderne	
Conclusion	55-56
BIBLIOGRAPHIE	57

Introduction

A l'aube du XXI^{ème} siècle, dans une époque chaotique où les difficultés sociales et économiques battent leur plein, où frappent chômage, misère sociale, guerres civiles, terrorisme, affaires de mœurs dramatiques, etc... qu'est devenu le rapport homme/femme. Minimisé et banalisé, nous verrons qu'il n'en est pas moins vivace. Que sont devenues les réclamations des femmes en matière d'égalité des sexes? Quelle évolution a eu lieu depuis les pionnières des grands mouvements d'émancipation féminine? Et s'il y a encore aujourd'hui une volonté de changement, comment se manifeste-t-elle?

L'objet du mémoire part d'une interrogation sur l'identité des femmes d'aujourd'hui et sur ce que l'on peut appeler leur « mal être » identitaire.

Dans les affirmations qui vont suivre, je me suis laissée aller à exprimer mes impressions au premier degré, c'est-à-dire qu'elles n'ont aucune base théorique et sont par conséquent tout à fait contestables.

Aussi, il convient d'ajouter que certaines de mes assertions auraient pu être approfondies, mais en les laissant comme telles, elles prennent la forme de stéréotypes qui peuvent traduire la mentalité d'une jeune femme d'ici et d'aujourd'hui.

Afin de mieux cerner les conditions sociologiques qui définissent l'identité des femmes, nous nous distancierons d'elles en allant observer d'autres femmes dans d'autres sociétés, régies par d'autres cultures (ethnicité, religion, langue, art, etc...). Et ce n'est qu'après avoir effectué ce « voyage » culturel et temporel, que nous pourrons redéfinir dans le présent, les conditions d'une éventuelle nouvelle quête identitaire des femmes actuelles.

Pour découvrir s'il y a « mal être » des femmes, penchons nous de plus près sur notre société.

De nos jours, le principal dysfonctionnement auquel nous devons faire face réside dans le marché de l'emploi. En effet, de plus en plus de personnes sont touchées par le chômage, mais surtout les jeunes qui terminent leur apprentissage, leur scolarité ou leurs études.

C'est la raison pour laquelle, après avoir été la base fondatrice de la société, la création de la famille passe dorénavant au second plan derrière la quête de l'emploi. Ainsi, étant donné que la nouvelle génération retarde au maximum l'âge de l'entrée au mariage, voire même de l'installation en concubinage, il s'en suit que la question de la redéfinition des rôles sexuels est de moins en moins présente dans l'esprit des jeunes.

Outre ce fait, le divorce est aujourd'hui normalisé et banalisé à un tel point que les familles monoparentales sont de plus en plus nombreuses, et celles-ci sont composées, à une écrasante majorité, de la mère et de ses enfants.

Or, une étude récente sur la pauvreté en Suisse nous apprend que les familles monoparentales sont en tête des groupes les plus touchés ¹.

Par conséquent, en observant ces faits, les jeunes filles d'aujourd'hui ont forcément des images et des nouveaux modèles qui s'imposent à elles. A savoir la nécessité d'acquérir une formation pour pouvoir « assurer leurs arrières », voire même survivre.

Il n'y a plus de place pour les illusions, excepté pour une petite minorité de jeunes filles appartenant à certaines classes sociales très élevées, qui sont éduquées dans l'unique optique d'être bien mariées, pour celles-là, la formation exigée est celle de la parfaite épouse et de la parfaite maîtresse de maison.

Mais pour les autres, il n'est plus question de se lancer tête baissée dans le mariage sans avoir au préalable choisi correctement son régime matrimonial, ni sans abandonner toute chance de pouvoir exercer une activité professionnelle.

Car les modèles qu'elles ont sous les yeux sont ceux de femmes qui jonglent entre travail, tâches ménagères, éducation des enfants, organisation et responsabilités. Et tout cela sans l'aide du deuxième parent.

Quant aux femmes mariées et mères de famille, leur état civil ne les empêche en rien d'être aussi des femmes actives. Car c'est par le travail qu'elles acquièrent une certaine autonomie au sein de la famille et du couple, grâce à leurs revenus propres et aux « doubles journées » qui ne sont pas de tout repos.

Cela leur permet aussi d'obtenir plus de crédit dans les prises de décisions, que cela concerne le couple ou l'éducation des enfants.

De plus, détenir un rôle économique dans la société confère à l'individu un statut supplémentaire, une preuve qu'il est responsable et qu'il s'assume, qu'il participe et appartient à la collectivité.

Or, aujourd'hui, ce statut est revendiqué tant par les hommes que par les femmes. Car de plus en plus nombreuses dans la vie sociale, elles obtiennent plus fréquemment des diplômes que les hommes, et par un engagement accru dans la vie professionnelle, elles deviennent des agents économiques à part entière.

Depuis le Mouvement de Libération de la Femme des années 70, des égalités de droits ont été accordées aux femmes dans les domaines sociaux et économiques. Cependant, les femmes n'accèdent qu'au compte-gouttes aux postes de responsabilités, et à travail égal avec les hommes, elles n'ont pas salaire égal.

Nous sommes, bien entendu, reconnaissantes aux féministes pour les droits que nous avons acquis, mais n'ont-elles pas participé dans une certaine mesure à cette prolifération de divorces et de foyers monoparentaux à laquelle nous assistons aujourd'hui?

1. Fonds national de la recherche.

Expliquons-nous: cette volonté farouche d'être identiques aux hommes, voire même de les évincer pour prendre leur place, n'a-t-elle pas conduit à une grande confusion identitaire?

En effet comment conserver nos identités individuelles d'homme et de femme si nous voulons nous substituer les uns aux autres et que tous les rôles sont confondus?

Ainsi ces féministes à l'extrême ont peut-être provoqué chez l'homme une perte d'identité en lui ôtant de sa virilité. Elles auraient instauré en lui une sorte de crainte castratrice latente.

Mais cette crainte ne date pas d'hier: dans la mythologie, la féminité est énigme; elle est présentée soit sous les traits d'un ange, soit sous ceux d'un démon, mais rarement sous ceux d'un être humain...

La féminité suscite aussi fascination et terreur; dans les contes et les récits, bien souvent la femme habite des lieux cachés, du côté du chaos et des ténèbres, tandis que l'homme appartient au monde positif de l'ordre et de la lumière.

De même on associe fréquemment la femme au corps, instrument de séduction et de péché conçu pour appâter l'homme et le perdre dans les abîmes de l'enfer, et l'homme à l'esprit!

Autre élément déroutant: les fonctions corporelles féminines faisaient peur, on connaît les innombrables croyances au sujet de la menstruation...

En somme, depuis le premier péché commis par Eve (qui, si l'on en croit certains, ne serait pas la première « vraie » femme, car selon eux cette dernière s'appellerait Lilith et n'aurait pas commis ce fameux premier péché), tout a été prévu pour légitimer la hiérarchie conjugale et la soumission de l'épouse à son mari.

Fort heureusement, ce n'est pas le cas dans notre société capitaliste moderne, mais cette dictature sévit encore dans certains pays (n'oublions pas cependant le nombre de femmes battues, qui subissent la souffrance et la honte dans nos pays « civilisés »).

Voici donc les stéréotypes et lieux communs, les premières impressions « vérité » d'une jeune femme actuelle. J'ai choisi de traiter de l'identité des femmes, mais par désir de décentration, j'ai préféré porter mon regard sur des femmes d'ailleurs, cela me permettant notamment de relativiser ma vision sur la société dans laquelle je vis.

C'est en allant observer ces autres pays que nous pourrons nous distancier de notre culture, et ainsi avoir un regard neuf sur les femmes de chez nous.

En Algérie, où la montée de l'intégrisme sévit au nom d'un retour à la religion, des femmes se battent pour dénoncer l'inacceptable et risquent leur vie en s'octroyant la liberté de penser et de s'exprimer.

En Iran, des femmes qui font partie d'une nouvelle génération d'islamistes, issue de la Révolution, tentent d'adapter la religion à la réalité d'une société dans laquelle les femmes participent activement dans l'économie, le social et le politique. Pour cela,

elles mettent l'accent sur la distinction entre l'Islam et les traditions patriarcales sur lesquelles certains articles de loi sont fondés.

Dans ces pays où l'émancipation des femmes n'est plus à l'état embryonnaire, il existe cependant une division sexuelle des rôles extrêmement définie et structurée autour d'une société patriarcale.

Dans d'autres pays, qui ne vivent pas suivant des critères ou des dogmes religieux, mais plutôt selon des coutumes ancestrales, on observe d'autres phénomènes:

En Inde, dans les basses castes, il est terrible de mettre au monde une fille, car la dot qui sera exigée à son mariage est exubérante.

Au Japon, alors que les femmes n'ont pas le droit de partager la table avec les hommes, elles sont paradoxalement les seules « cheffes » de l'éducation des enfants.

Autant de différentes cultures et traditions qui nous permettent de relativiser l'ampleur de ce que l'on pourrait appeler la « crise identitaire » féminine de nos sociétés modernes.

En réalité, la modernité a engendré une nouvelle fonction de la femme qui pourrait expliquer cette crise: la fonction d'objet.

En effet, le culte de la beauté et de la jeunesse éternelle, la peur obsessionnelle du vieillissement, et le désir grandissant de reculer les limites de la vie à l'extrême, ont entraîné en quelque sorte une « perte de l'être » au profit de l'avoir et du paraître. Et les femmes sont les principales cibles de cette « quête de l'immortalité ».

En définitive, j'ai décidé pour cette recherche de ne prendre ni des femmes contemporaines, ni des femmes trop lointaines de nous culturellement. J'ai choisi des femmes qui se trouvent sur un terrain que l'on peut considérer comme le laboratoire de notre modernité.

Ce sont des femmes à la fois éloignées et proches de nous, dans une ère que l'on peut considérer proche de celle-ci, mais dont les conditions nous montrent toute la problématique du passage d'une identité traditionnelle à une identité moderne.

Dès lors, la question qui s'impose est: « Où peut-on dire que, proche de nous, s'est exprimée la quête identitaire de ces femmes? »

En Suisse romande, depuis ces vingt dernières années, des livres de femmes ont été publiés ; ils représentent des témoignages essentiels, et le succès de cette littérature abondante offrait donc un terrain susceptible de s'interroger sur l'identité des femmes à la fois si lointaines et si semblables à nous.

C'est la raison pour laquelle j'ai choisi deux ouvrages très représentatifs de ces femmes, à savoir: Moi, Adeline, accoucheuse d'Adeline Favre et La poudre de sourire de Marie-Madeleine Brumagne et de Marie Métrailler, que j'ai résumé plus bas.

Première partie : DEUX TEMOIGNAGES DE FEMMES

1) LA METHODE OBEIT AUX REGLES SUIVANTES:

Tout d'abord nous présenterons les ouvrages dans les lignes essentielles, ensuite nous procéderons à un repérage des thèmes principaux entre les deux ouvrages que nous étudierons, puis nous tenterons de trouver les éléments d'analyse sociologique propres à la société paysanne et montagnarde, et enfin nous pratiquerons en profondeur une lecture sociologique interprétative de ces deux ouvrages, en tâchant de répondre à la question suivante:

« Comment deux femmes prises entre la société traditionnelle et la société moderne, vont définir leur identité en empruntant des matériaux aux deux univers culturels qui sont les leurs? »

2) DEUX TEMOIGNAGES DE FEMMES

▪ LA POUDRE DE SOURIRE

Ce livre relate la vie de Marie Métrailler, née au tout début du siècle, en 1901, à Evolène en Valais.

Avec, au départ, l'intention de réaliser un ouvrage dont elle aurait été l'unique auteur, ce livre est en réalité la transcription de multiples entretiens qui se déroulèrent entre elle et Marie-Madeleine Brumagne.

La protagoniste disparut en 1979, ce qui annula le projet initial: l'auteur préféra alors restituer les pensées et les mots qu'elles avaient échangées en restant le plus fidèle possible à ses souvenirs, « *par respect pour sa mémoire* ».

Avant de pénétrer dans l'univers passionnant de cette femme hors du commun, voici quelques qualificatifs qui lui sont attribués par l'auteur: intelligence, rigueur, rayonnement, grand savoir, malice, ténacité, courage, sagesse, un sens aigu de la juste révolte contre les oppressions, un besoin éperdu d'authenticité.

L'enfance de Marie Métrailler est bercée de contes et de légendes, sa grand-mère était « en contact » avec les morts, son père aussi. Elle a grandi avec l'idée qu'ils étaient en contact avec l'au-delà et que la nature les protégeait.

Elle nous parle tout de suite de son père pour nous dire qu'il était « *l'un des hommes les plus intelligents qu'elle ait jamais rencontré* ». Il était instituteur et Marie était fière d'être son élève.

Elle raconte elle-même des tas d'histoires fantastiques qu'elle tient de ses aînés, datant parfois d'il y a 150 ans! Aujourd'hui à quand remontent nos souvenirs les plus anciens? Quel patrimoine mémoriel nous a-t-on laissé?

Comme les autres enfants de la région, la petite Marie dut participer très tôt aux tâches ménagères et campagnardes, dès l'âge de sept ans.

Aînée de cinq frères et sœurs, elle est ensuite restée célibataire et auprès de ses parents pour les aider à vivre.

Elle refusa d'aller à l'Ecole Normale car elle comprit très vite, après avoir entendu ses parents et le curé du village en discuter, qu'ils la destinaient en réalité au couvent.

Comme elle perdit sa petite sœur, elle restait la seule fille avec ses trois frères, et comme le disait si explicitement sa mère: « *Les garçons, on ne peut rien. On les élève pour la vie; les filles, pour nous servir.* »

Ceci nous laisse entrevoir ce que devait vivre Marie, tant sur le plan pratique qu'affectif...

Elle nous parle aussi de la religion, de son emprise sur sa mère, mais surtout sur sa propre vie, car elle était outrée de voir les injustices qui en résultaient, mais elle ne pouvait rien dire ni faire.

Au sujet de sa mère, elle emploie ces mots: « *...cette autorité maternelle impitoyable à laquelle s'ajoutait l'autorité de ma famille, de mes frères, augmentée par l'autorité de l'église...il fallait que je m'évade.* »

C'est « grâce » à la sévérité de sa mère que Marie s'est plongée dans la lecture, son seul échappatoire. Elle a ainsi développé son sens de l'imaginaire déjà prononcé, car elle nous dit que quand elle lit, il se passe quelque chose d'extraordinaire: « *...l'impression que je ne faisais que réveiller en moi ce que je savais déjà.* », et elle a acquis le don de la philosophie, elle s'exprime sur tous les sujets avec démagogie; à propos de l'existencialisme par exemple: « *L'existencialisme: c'est le désespoir de ne pas vivre éternellement; l'impossibilité d'accepter que l'homme ne soit pas la mesure de l'univers...C'est une philosophie du désespoir. Or les deux termes accolés sont incompatibles. L'amour de la sagesse ne peut pas conduire au désespoir ou alors il n'y a pas d'amour.* ».

Malgré cela, elle prétend ne posséder que de « *l'amateurisme à peine éclairé* ».

Mais malgré l'extrême rigidité de sa mère, elle ne la blâme pas, car elle justifie sa sévérité par l'influence de son éducation religieuse: sa mère était « *déformée par des nonnes sectaires* ».

Marie Métrailler exprime sans honte le profond manque d'amour et de tendresse dont elle a été victime, sa solitude. Il lui est souvent arrivé de penser à mourir plutôt que de continuer à subir son sort, mais surtout, elle s'insurge aujourd'hui contre tous ceux qui pensent qu'une paysanne de montagne mène une vie sans passions, sans événements, sans mouvements intérieurs.

Parce que mieux que personne elle connaît le sentiment de révolte et de tourment, elle emploie le mot « *sacrifiées* », les filles étaient sacrifiées par le seul fait d'être venues au monde. Toutes les corvées leurs étaient destinées: effectuer les petits jardinages, tondre les moutons, soigner les cochons, traire les vaches, planter le chanvre puis le filer, tisser les draps et les couvertures et les tapis, garder des malades, éduquer les enfants...

Mais avant toute chose, le rôle de la femme était d'être « *passive* » et « *obéissante* », surtout dans un pays ultra-catholique comme le Valais d'autrefois.

C'est avec une grande sincérité, mais non sans peine, que la protagoniste nous confie que son père a été pris par la boisson, et c'est sans prétention qu'elle nous explique que c'est à l'âge de vingt ans qu'elle dut prendre les « *commandes* » de la maison et s'occuper seule de subvenir aux besoins de sa famille.

Les parents de Marie Métrailler se parlaient peu: son père était très cultivé et avide de savoir, elle ne tarit pas d'éloges à son sujet, mentionnant aussi ses talents d'éveilleur en tant que professeur, plus soucieux d'intéresser ses élèves que de les faire apprendre par cœur, et de guérisseur tant des hommes que des bêtes, grâce à sa parfaite connaissance des plantes.

Tandis que pour sa mère, seule la religion importait; comme le dit Marie: « *une religion à tiroir* », où rien ne devait dépasser, un ensemble de règles à suivre avec punitions et sentiments de culpabilité à l'appui; « *qui n'avait rien pour le cœur, ni pour l'esprit* ».

L'immixtion de cette religion dans les foyers de cette région, à cette époque, nous fait penser à une véritable inquisition, une sorte de Big Brother omniprésent prêt à frapper dès la moindre faute.

Sans vouloir l'accuser véritablement, on perçoit tout de même que Marie attribue une part de responsabilités à sa mère dans le problème de boisson de son père: n'ayant pas les mêmes intérêts qu'elle, il ne pouvait pas communiquer avec sa femme et il ne pouvait partager sa soif de connaissance avec qui que ce soit d'autre dans un lieu où les gens avaient mieux à faire que de se cultiver.

Marie nous le dit, elle n'a jamais pu aimer sa mère, mais c'était son tourment.

Même si de prime abord il nous apparaît qu'elle est dure envers elle, lorsque l'on s'avance dans la lecture plus en profondeur et que l'on découvre qu'elle était sa vie au quotidien, alors on la comprend mieux et on finit par la trouver trop clémentine à son égard.

« *On avait des indigestions de religion, des haut-le-cœur des pratiques...* » cite Marie, c'était un calvaire quotidien auquel elle ne pouvait échapper, et ces obligations religieuses avaient lieu après avoir travailler des journées entières sans obtenir aucune rétribution en contrepartie.

Elle a tenu ainsi durant trois années, puis elle a cessé petit à petit d'aller à l'église, mais sans jamais perdre sa foi pour autant. Sa mère ne l'a pas compris, cet acte signifiant pour elle un refus du salut.

Marie nous dit n'avoir aucun souvenir heureux de son enfance, si ce ne sont les récits de son père et de sa grand-mère, et ses rencontres avec les fées ou les nains dans la forêt... En réalité, qu'on les nomme fées ou anges, Marie Métrailler croit en l'existence de « *présences qui nous aident à vivre* » et auxquelles il nous faut croire si on veut les susciter, à des entités qui se matérialisent et soignent les chagrins.

Il paraît que les fées de la Grande Combe ont été chassées du pays parce que les gens étaient devenus trop matérialistes... fable ou réalisme?

Selon Marie, si les gens ne croient plus au sacré, à l'invisible, même aux anges, c'est qu'ils sont devenus trop rationnels, comme des objets et des machines. Les gens

n'ont plus le temps de s'entretenir avec eux-mêmes.

Pour Marie l'irrationnel existe, l'intuition, la prémonition, la voyance nous raccordent, selon elle, à « *cet irrationnel que le corps matériel nous refuse* ». Elle a plusieurs fois vu la mort de ses proches juste avant que cela n'arrive réellement, pour sa mère, son frère et son neveu.

Marie Métrailler raconte des histoires relevant de l'étrange qui sont arrivées à des gens du village ou à son père, des histoires que son père « *rangeait dans la catégorie des inexplicables* ».

Une histoire : Il y avait une vieille femme dont on disait qu'elle parlait avec les morts, un jour des hommes disparurent dans une avalanche et personne ne parvint à les retrouver malgré trois semaines de fouille, puis la vieille femme leur dit qu'ils n'avaient pas cherché au bon endroit; alors, bien que ne lui accordant aucune crédibilité, ils tentèrent tout de même cette dernière solution étant donné qu'ils n'avaient rien à perdre, et bien les quatre hommes furent retrouvés grâce aux indications de cette femme. Cela fait beaucoup de coïncidences..

Cependant Marie répète sans cesse qu'en lisant ses mots les gens la prendront pour une folle ou croiront qu'elle se moque d'eux, ce qui, à mon sens, accroît encore plus la crédibilité de ses dires.

Dans le village il y avait beaucoup de superstition, à propos du diable ou du mauvais œil par exemple, mais comme le cite la protagoniste: « *Derrière tous les procédés de magie populaire, il y a une connaissance perdue, une science oubliée.* » en quelque sorte des restes.

S'il n'y a pas de place pour d'autres souvenirs heureux dans la jeune vie de Marie, c'est parce que la peur était toujours présente, la peur du châtement et de l'enfer, il en était de même pour ses parents qui craignaient la mort.

Marie nous dit: « *L'Eglise et la société, étroitement liées, nous ont broyés* ». On a du mal à concevoir de nos jours un tel pouvoir clérical, il s'apparente presque ici à un régime dictatorial.

Un jour, perdue et désespérée, elle est allée chercher de l'aide auprès du prêtre pour se confier; celui-ci l'a rabrouée de plus belle en lui disant que si elle continuait à penser ainsi et à se poser des questions, c'était l'enfer qui l'attendait.

Comme elle était petite fille, Marie en a gardé un souvenir traumatisant. Mais c'est grâce à toutes ces souffrances et ces peurs vécues durant sa jeunesse qu'elle « *a gagné sa liberté sur l'obscurantisme* ».

Même si le temps a la réputation d'atténuer les peines, Marie nous confie qu'il lui arrive encore de faire des cauchemars à cause du manque d'amour et de tendresse de sa mère.

Très pudiquement Marie Métrailler mentionne l'existence d'un homme qu'elle a aimé et qui l'a aimée, en cachette toujours à cause de sa mère, un amour qui n'a duré que quelques mois mais où elle a investi toute sa liberté, ses rêves de bonheur. Elle en a beaucoup souffert mais elle précise que cet homme ne s'est jamais marié...

Lorsque M.M. Brumagne lui demande où elle a trouvé sa force, sa « *lucidité généreuse, sa compréhension des êtres et de la vie...* », Marie raconte un épisode de son existence où elle s'est sentie comme touchée par la grâce, elle eut une révélation où elle sut qu'elle obtiendrait le bonheur de ceux qu'elle aimait à condition qu'elle accepte tout. Après tout ce qu'elle avait subi, c'est le bonheur des autres qu'elle demandait sans penser à elle-même.

C'est à partir de ce moment que sa vie intérieure est devenue extrêmement riche.

Marie nous parle de la religion et de Dieu à sa manière, selon sa conception, ainsi que de ses lectures nombreuses qui l'ont éclairée et où elle a enfin trouvé « *une vraie nourriture* », la signification et l'utilité de la religion: « *...autre chose qu'une tyrannie ecclésiastique, culpabilisante et punitive...* »

Elle explicite de façon très concise sa « conclusion » au sujet de ce dieu dont elle a entendu parler de tant de façons différentes: « *Cet Etre suprême ne peut rejeter personne au nom d'une croyance susceptible de détenir l'unique vérité. [...] On ne peut pas aimer ceux devant qui l'on tremble* ».

Lorsque M.M. Brumagne lui demande s'il lui est arrivé d'en discuter avec des ecclésiastiques, elle répond par une phrase qui en dit long sur le mode d'éducation qu'ils répandaient: « *[...] les prêtres ne discutent pas, ils sont si convaincus.* ».

Après avoir remboursé toutes les dettes de sa famille et permis de faire vivre les siens, Marie Métrailler a ouvert une petite boutique pour vendre des dentelles tissées par quelques paysannes d'Evolène. L'entreprise s'avéra être un échec et c'est alors que Marie eut l'idée de revenir aux vieux tissus ancestraux, ce qui fut un franc succès.

C'est ainsi, qu'à l'âge de vingt-cinq ans, elle acheta sa propre boutique et devint l'employeur de sept tisserandes. C'est un métier qu'elle a exercé toute sa vie, pendant cinquante ans. Et c'est grâce à cette profession qu'elle est parvenue à élever ses neveux comme s'il s'agissait de ses propres enfants, et qu'elle a continué à subvenir aux besoins de ses parents.

Mais cette réussite était très mal perçue dans cette société patriarcale où les femmes n'étaient bonnes qu'aux tâches ménagères et de la ferme, et non à quelque travail de tête que ce soit et surtout pas à gagner de l'argent.

Il y avait quelqu'un qui disait d'elle: « *A Evolène, nous n'avons qu'un homme, et c'est une femme.* », elle nous dit que ce « *quelqu'un* » disait cela d'un air méchant, mais cela pourrait très bien être un compliment si l'on considère la supériorité conférée aux hommes à cette époque.

Et comme le dit Marie : « *Pour les femmes: rien. On les empêchait sciemment de se cultiver en même temps qu'on leur faisait grief de leur ignorance* ».

Mais ce n'était pas le seul reproche que l'on faisait aux femmes; pour les hommes elles étaient aussi l'instrument du péché comme l'église le leur avait enseigné.

C'est pourquoi la sexualité, ou plutôt le sexe, puisque justement elles n'avaient pas droit à la sexualité, était tabou. En fait les femmes étaient reléguées au rang de reproductrices: elles devaient enfanter le plus souvent possible, mais surtout ne jamais parler grossesse ou accouchement!

Certains missionnaires allaient même jusqu'à dire que les portes du paradis étaient fermées aux femmes puisqu'elles étaient la cause du péché originel!

Et étrangement, la lecture de la Bible leur était interdite.

On sent beaucoup de tristesse quand elle évoque la vie de certaines femmes qui vivaient trop simplement, trop effacées, à l'écart, comme beaucoup de femmes de son temps; « [...] *j'ai vu combien de vies de femmes sacrifiées. J'en avais la rage au cœur.* ». Quant aux veuves, elles n'étaient aidées de personne et un remariage était hors de question.

Sur le plan politique, elles restaient mineures toute leur vie. Un jour où Marie discutait dans la rue de politique avec son frère, un passant s'est exclamé: « *Voyons, tu permets à ta sœur de parler politique avec toi!* ».

Bien sûr Marie Métrailler ne désapprouve pas les mouvements de libération de la femme, en revanche elle reproche le fait que certaines femmes imitent pour cela les hommes dans leur dureté, leur colère ou leur violence: « *Elle (la femme) prend à son compte une certaine sécheresse de pensée propre à de nombreux hommes.* », ma foi comment se faire comprendre de quelqu'un si l'on n'utilise pas son langage?

En réalité, ce que Marie craint surtout, c'est que, au lieu d'arriver à une équité, on obtienne du racisme des deux côtés et donc une division. Or pour elle, le couple reste le ciment, la base d'une société, il faudrait donc que le couple coopère dans la liberté et les devoirs.

Au sujet de l'avortement, Marie Métrailler dit ceci: « *Quand une femme est seule, sans soutien, que les moyens manquent, j'aime mieux l'avortement que l'abandon.* ». Néanmoins, elle ne semble pas faire partie de ses partisans. Marie n'est pas très favorable à la pilule qui « *risque de perturber l'organisme* », mais elle ne parle pas des autres contraceptifs, partagerait-elle l'avis du Pape au sujet du préservatif?

Aussi, lorsqu'elle parle des rôles dans la sexualité de notre époque, il me semble voir tout de même une sorte de « décalage », en effet elle nous dit: « *Quand la sexualité ira de pair avec la conscience, quand l'homme sera capable de maîtriser ses pulsions au lieu de s'y abandonner aveuglément, quand la femme ne sera plus considérée comme un objet de désir, quand on aura cessé de croire que c'est par le sexe seul que l'être humain trouve son plein épanouissement, quand on aura fait de la sexualité un moyen et non une fin, une étape de l'évolution humaine sera franchie.* ».

Sans vouloir la contredire, n'est-on pas arrivé aujourd'hui, dans notre société occidentale, à une égalité sur ce plan-là, la femme n'est elle pas autant remplie de pulsions et de désirs que l'homme, n'est-ce pas un peu exagéré de parler d'incapacité de se maîtriser et d'abandon aveugle à ses pulsions, ou d'unique moyen d'épanouissement?

Il me semble qu'aujourd'hui le travail a une importance prépondérante dans l'épanouissement personnel, tant masculin que féminin. Et sans vouloir ouvrir un débat stérile, la sexualité en tant que « fin » n'est elle pas justement un « moyen » pour permettre aux gens de continuer à vivre dans une société stressante où il faut courir sans cesse pour être toujours plus performant, pour ne pas se faire dépasser par les autres au risque de se retrouver sans emploi?

Marie a été raillée de tous, méprisée et dédaignée des hommes qui supportaient mal cette réussite, et en plus de l'hostilité générale, elle dut aussi faire face à des banquiers malhonnêtes qui retardèrent volontairement de la dégager d'une hypothèque dans laquelle elle avait mis tout son bien, ce n'est que lorsque la banque changea de directeur qu'elle eut gain de cause!

Ce n'est rien d'autre que de l'escroquerie, mais malheureusement à l'époque Marie était seule et sans appui, cette histoire dura vingt-quatre ans. Cela paraît impensable d'attendre si longtemps et pourtant elle a tenu le coup, avançant « *à petit pas en regardant juste devant soi... On fait l'effort. On a les forces. C'est une étape... On recommence, on regarde deux pas plus loin; on refait l'effort... Toute une vie .* ».

C'est dans cette boutique, dans son domaine, que Marie a fait des rencontres enrichissantes, et connu de réelles amitiés: René Morax, écrivain et auteur de pièces de théâtre, qui lui apporta beaucoup dans le domaine intellectuel mais aussi affectif. A sa mort elle a été très triste, et alors qu'elle était en larmes à son enterrement, elle l'a entendu lui parler d'une façon qui lui était propre avec humour... Depuis cet événement singulier elle n'a plus jamais pleuré en pensant à lui.

Elle a rencontré Marguerite Yourcenar pour qui elle avait une admiration illimitée.

Beaucoup de personnalités sont passés par Evolène; des ministres, des philosophes, des écrivains, des théologiens..., des gens que l'on dit importants mais qui n'ont jamais impressionné Marie, parce que pour elle nous naissons et nous mourons tous égaux, comme elle le dit: Nous n'effectuons qu'« *un petit passage sur la planète.* ». Elle a le don de toujours tout savoir relativiser.

Marie Métrailler n'est cependant pas toujours restée dans le Val d'Herens, elle a aussi voyagé à Bruxelles, à Nice, en Italie, à Paris où elle a pu découvrir le Louvre, dans le nord de la France pour visiter une filature et à Lyon pour voir le musée de la soierie. Mais il est vrai qu'aujourd'hui cela semble bien peu par rapport aux grands voyages que l'on peut entreprendre beaucoup plus aisément.

Toutes les personnes qui lui ont rendu visite dans la vallée ont éprouvé « *un certain rayonnement* », mais personne mieux que Marie ne peut nous décrire ce que l'on y ressent: « *une puissance tellurique [...] un lieu où souffle l'esprit [...] un magnétisme extraordinaire [...] on sent la terre vibrer quand on marche [...] des richesses minérales [...] une alchimie éternelle [...] un bain de jouvence.* » [...] « *On se sent visité par une énergie revigorante.* ».

Elle nous parle de son village avec poésie, « *Il me semble parfois que je porte tout le pays en moi, que les montagnes m'habitent, que les torrents circulent dans mes veines.* ».

Mais aussi de la vie avec sagesse et philosophie, pour avoir un exemple parmi tant d'autres, citons-la encore: « *Il y a dans chaque être humain une étincelle d'intelligence qui permet de découvrir, à mesure, les choses dont on a besoin.* », ou encore: « *Pouvoir jeter sur ce qui nous entoure un coup d'œil rempli d'intérêt et d'amusement, c'est être riche, c'est jouir de tout, de rien avec le détachement qu'il*

faut. A côté, l'argent, la situation sociale, les honneurs, c'est dérisoire. ».

Cette appréhension de la vie rejoint la supériorité qu'accorde Marie au monde spirituel sur le monde temporel; « [...] *la maturité spirituelle, qui est notre seconde naissance* », elle parle de « détachement », elle est capable de se détacher du terrestre pour atteindre des lieux qui sont au-delà de ce que nous connaissons, comme les sages de certaines religions orientales.

Pourtant, elle affirme qu'en vieillissant elle réalise qu'elle s'est encombrée de futilités, on se demande bien lesquelles!

Marie Métrailler nous donne une magnifique leçon de savoir vivre, ainsi qu'un sentiment de nostalgie du passé, même s'il s'agit d'un passé que l'on ne connaît pas, ou les enfants écoutaient les vieux pendant des heures le soir à la veillée, au lieu de s'intoxiquer comme aujourd'hui devant la violence des programmes télévisés.

Parce que: « *Les personnes âgées sont un réceptacle de sagesse et de connaissances; elles savent aussi l'importance relative des choses: elles ont une expérience humaine. Pour un gosse, c'est capital d'être en contact avec elles.* ».

Or aujourd'hui, cela n'est presque plus jamais le cas, les vieux sont envoyés ailleurs et les jeunes ne s'en soucient guère: ils appartiennent à deux mondes complètement séparés.

Bien que la vie était plus rude du temps de son enfance, Marie lui trouvait plus d'authenticité. Il faut dire que c'est la notion d'entraide qui dominait et non celle de l'argent, il n'y avait ni concurrence, ni ambition, les gens se contentaient de vivre ou de survivre en travaillant le plus qu'ils pouvaient, et lorsqu'il y en avait qui étaient mieux lotis que d'autres on disait simplement qu'ils avaient eu une bonne année et on ne les enviaient pas, c'était normal.

Marie a découvert la jalousie; « *cette perversion de l'âme qui dévaste tout* » sur le tard, car c'était un sentiment inconnu de ses aînés.

La jeunesse de Marie Métrailler se déroula dans une époque qui nous semble être une terre inconnue et qu'elle décrit comme « [...] *un temps de pauvreté et pourtant le temps des vraies richesses.* ».

La prise en charge des personnes âgées par l'Etat leur a apporté la sécurité mais dorénavant bien peu de gens finissent leur vie au sein de leur famille, parce que vieux, ils sont encombrants.

Sa propre vieillesse, Marie semble la vivre avec sérénité bien qu'elle avoue avoir parfois peur de mourir, mais c'est une peur qui n'a rien à voir avec celle que ressentaient ses parents face à la damnation éternelle. Mais sa foi et son détachement par rapport aux choses terrestres lui font certainement envisager la mort différemment que le commun des mortels, elle n'est pas une fin mais plutôt un commencement.

Par ailleurs elle s'interroge sur le moment où l'âme quitte le corps, comme elle le dit joliment: « *On dit qu'il faut garder le corps pendant plusieurs jours, plus que deux ou trois, avant l'ensevelissement pour que l'âme puisse totalement s'en dégager; pour qu'elle ne soit pas déconcertée, qu'elle n'erre pas à la recherche de ce support matériel qui lui manque.* ».

En réalité, bien que sa philosophie de la vie, et par voie de conséquence de la mort, se rapproche beaucoup des notions bouddhistes, elle a parfois des moments de doute où elle ne sait plus comment envisager ce qu'il y a après la mort. Mais ces moments sont brefs.

Et ils ne l'empêchent pas de conclure sur une note volontaire et gaie: « *Et si, au moment du départ, l'angoisse de basculer dans l'inconnu me saisit, j'espère avoir la force de me redresser une dernière fois pour l'accueillir avec un sourire.* ».

C'est sans aucun doute ce qui a dû se produire.

▪ MOI, ADELINÉ, ACCOUCHEUSE

Adeline Salamin est née un 22 mai en "sortant par le siège", sa mère a dû se délivrer seule pendant que la sage-femme priait dans un coin. La sage-femme était allée chercher son mari pour l'aider, ce qui était courant à l'époque.

La mère d'Adeline racontera d'ailleurs plus tard à sa fille de quelle façon elle s'est cramponnée au cou de celui-ci pendant le travail, mais malgré cela, le manque de connaissances des accoucheuses de l'époque faisaient que, face aux complications, la future mère devait se débrouiller seule.

Ainsi commence l'histoire de cette femme à la vie peu ordinaire qui nous relate les événements les plus marquants de sa longue carrière de sage-femme, elle emploie le terme de sage-femme certainement par modestie, car au fil du récit on se rendra compte qu'on pourrait aisément lui donner le titre de gynécologue.

Adeline était la huitième des quatorze enfants de la famille Salamin. Les premières années de sa vie elle était atteinte d'épilepsie, mais on appelait cela le grou-mal. Ils étaient très croyants et estimaient que la prière valait mieux que la médecine. Lorsqu'Adeline « sentait venir », elle disait « *Yo tito, yo tito...* », ce qui signifiait « je tombe », et si personne ne la retenait elle tombait, elle en a des marques encore aujourd'hui.

Adeline était du Val d'Anniviers, comme les Anniviards avaient des vaches à la montagne et les vignes à Sierre, ils n'habitaient pas au même endroit à toutes les époques de l'année. Sa famille vivait principalement à Saint-Luc et à Murat.

Leur maison était le troisième étage d'un ancien hôtel, il y avait une grande cuisine, une immense chambre, plus une petite et une sorte de réduit qu'ils appelaient la salle, ainsi qu'une autre grande salle à côté de la cuisine.

Dans la chambre des parents, un grand lit pour les parents et un autre pour quatre d'entre les enfants, et dans la petite chambre, deux autres lits pour le reste des enfants. Tandis qu'à Murat, il y avait trois lits dans la même chambre ainsi que la « charrette », un lit à tiroir pour les petits.

Il n'y avait pas d'eau dans la maison, il fallait aller la chercher au bassin, et pour prendre des bains il fallait la chauffer et la verser dans un grand cuvier en bois, toute la famille s'y baignait à tour de rôle, dans la même eau.

Ce sont peut-être des détails, mais ils nous permettent de bien nous rendre compte des conditions de vie dans lesquelles se déroule l'histoire de cette femme.

L'école commençait à Sierre à la Toussaint et à la fin novembre ils remontaient à Saint-Luc (où l'école se terminait en mai) pour y rester jusqu'en février. Adeline est allée à l'école jusqu'à l'âge de quatorze ans parce que sa mère avait besoin d'elle à la maison, l'auteur nous dit qu'elle était tellement grande et formée qu'elle faisait scandale en classe!

Elle s'occupait donc de l'écurie, du mulet, de travailler à la campagne et même de faire le pain (ce qui avait lieu deux fois par année), comme elle était robuste elle travaillait aussi à la vigne et fauchait les blés, son père était fier d'elle. Et plus elle grandissait, plus elle faisait des travaux d'homme. Mais elle précise que sa sœur était aussi capable qu'elle.

Quant à la boucherie, elle avait lieu début décembre, on tuait cochon et vache, l'auteur explique que la vache était tuée d'un coup de hache entre les deux cornes. Lorsqu'on n'a pas connu cela, c'est assez rude à imaginer, mais comme nous le verrons, ce n'est rien par rapport aux descriptions que nous aurons des accouchements...

Adeline se souvient avec délectation des mets que préparait son père: boudin de porc dans lequel il mettait du riz, de la crème, des poireaux et des oignons. Ils n'ont jamais manqué de viande, ils en mangeaient tous les jours sauf le vendredi et ils avaient un grand respect du pain: ils le bénissaient avant de l'entamer et il ne devait jamais être mis à l'envers sur la table. Leur famille possédait aussi une ou deux vaches dont ils vendaient le lait.

Au village il y avait des guérisseurs pour à peu près tous les maux possibles, par exemple, un homme appelé « Mouret-du-fer », de son vrai nom Maurice Zufferey, pouvait arrêter les hémorragies à distance: Adeline était envoyée chez lui quand son père saignait, une fois l'homme lui demanda si son père saignait beaucoup, ensuite il marmonna des paroles étranges en plantant des clous sur la porte et lorsqu'elle est rentrée à la maison, son père ne saignait plus du tout.

Il y avait aussi quelqu'un pour remettre les os en place ou redresser les entorses, et aussi quelqu'un pour guérir les bêtes.

L'année de la grippe pendant la première guerre, aucun médecin ne vint et c'est le curé qui s'occupa des malades. Il y eu trente-six morts.

Les parents d'Adeline étaient sévères mais gentils, nous dit-elle. Les enfants craignaient plus leur mère que leur père, parce qu'elle était moins patiente et plus sévère, mais elle était d'une grande gentillesse, dynamique, énergique et spontanée. Elle était aussi souvent enceinte, on l'imagine bien, avec quatorze enfants!

Et ce n'est pas cela qui l'empêchait de travailler autant que les autres, de plus elle était fine cuisinière. Leur nourriture n'était pas très variée mais ils ne semblaient manquer de rien et l'auteur a le souvenir de plats délicieux.

Un jour où David, l'un des petits frères, faisait trop de bruit, elle a voulu le gifler, et alors qu'il s'échappait, elle lui a lancé le crochet du fourneau à la tête sans l'atteindre, mais le crochet a laissé une marque sur le mur. Il paraît que leur mère, une fois calmée, regrettait amèrement son acte et devenait toute douce. C'est ce que l'auteur qualifie de tempérament « spontané »...

Son père était très doux et très patient, en hiver il venait tous les matins dans leur chambre pour les aider à s'habiller en priant à haute voix car il était très croyant et discipliné pour la prière, il s'appelait Cyprien.

Le curé du village était le personnage central de leur existence, c'était le représentant de l'Autorité Suprême. C'est même lui qui donnait l'autorisation de faucher ou de rentrer le foin si la pluie perturbait les travaux des champs. Le père d'Adeline disait: « *Qui critique les prêtres en crève !* ».

Cyprien travaillait à l'usine où il a commencé vers 1914, il lui fallait faire trois heures de marche tous les matins pour y arriver. A la suite d'une explosion il eut les bronches brûlées par le salpêtre, il fut malade deux ans et sujet à de fréquentes crises d'asthme. Il dut arrêter le travail à l'usine en 1915 et reprendre celui de la campagne.

Le frère d'Adeline, Marc, réussit à former un syndicat avec M.Florey de Vissoie en 1953; pendant trente ans il fut considéré comme un révolutionnaire, il n'allait plus à l'église et était affilié au parti socialiste, cela peinait leur père car il considérait qu'il ne respectait pas la tradition, étant lui noir radical.

Marc a aussi travaillé à l'usine, et pendant quarante ans: aujourd'hui il a septante six ans et il est aimé et respecté de tous, même du patronnat.

Adeline nous dit que lorsqu'elle était toute jeune, elle était méchante avec les enfants, c'est étonnant quand on sait ce qu'elle est devenue. Elle devait toujours surveiller les enfants, elle leur pinçait les fesses pour qu'ils pleurent afin que sa mère les prennent et quand elle était seule avec eux, elle attachait le berceau avec une ficelle à la fenêtre pour le faire balancer, elle en a renversés plus d'une fois des enfants. L'une de ses sœurs, qu'elle a renversée souvent, Cécile, est morte aujourd'hui.

Mais elle a de bons souvenirs d'enfance, ils jouaient avec leur père; il faisait le « guignol » et leur apprenait des chansons qu'ils chantaient en cœur. Aussi, il savait danser tout en jouant de la musique à bouche, un verre de vin plein sur la tête!

Tous ces souvenirs sont restés très vivants dans l'esprit de l'auteur.

Dans la région c'était la coutume de « vousoyer » ses parents. Pendant les fêtes comme Carnaval et Nouvel An, les familles se réunissaient et apportaient chacune une partie du repas. Il y avait aussi une coutume qui consistait à prendre la marmite où cuisait la viande et à aller la cacher dans le village, il fallait bien entendu la retrouver, ce qui faisait la joie des enfants.

NAISSANCE D'UNE VOCATION

Dans son village, Adeline était envoyée avec d'autres fillettes pour « téter les

mamans », comme on disait. Les tire-lait n'existaient pas et les accouchées avaient souvent trop de lait ou des seins engorgés et il fallait les soulager, et elle précise: « *sans recracher le lait, bien sûr [...]. Souvent, c'était le mari qui s'en occupait et parfois même y prenait goût !* ».

Il paraît qu'il y avait aussi un des vieux du village qui se proposait pour le faire, on a tout de suite envie de rire en lisant ces mots, mais on s'arrête net dès qu'on apprend que les femmes avaient recours à lui.

L'auteur ne nous ménage pas dans son talent de narratrice, je ne sais pas ce qu'il en est pour les autres personnes de ma génération, mais en ce qui me concerne je n'aurais jamais imaginé que l'on puisse faire faire cela à des petites filles, ni même au vieux du village! On est très légèrement rassuré lorsque l'auteur nous dit qu'elle a toujours refusé l'aide de cet homme quand elle a exercé.

L'auteur pense que ce qui l'a peut-être initiée à la profession est l'intrigue qui naissait des conversations qu'elle entendait.

La naissance des bébés était une question qui restait en suspens. Un jour elle demanda à sa mère si les poupons naissaient comme les veaux, elle lui a répondu: « *Si tu ne te tais pas je te donne une claque sur la bouche ; faut pas parler de ça ; faut plus parler de ça.* ». Ce n'était pas, comme le dit justement Adeline, le genre de conseils qui pourraient amoindrir la curiosité d'un enfant!

Le jour, alors qu'elle avait sept ans, où sa sœur est née, Adeline a cherché partout des traces de l'événement, cela n'a pas manqué, elle a trouvé le placenta (à l'époque on appelait cela la décharge).

Elle raconte l'une de ses expériences d'enfant lors de l'accouchement d'une femme qui s'appelait Adrienne: on était venu la chercher pour qu'elle tâte cette femme qui ne pouvait pas se mettre sur le côté, Adeline avait été obligée de se mettre à califourchon sur elle! Il avait fallu faire appel à deux hommes et cette femme avait une phlébite. Plus tard la mère d'Adeline lui dit que c'était l'un des plus vilains accouchements dont elle avait entendu parler.

LA VIE DES FEMMES D'ALORS

Le seul moyen que les femmes avaient pour ne pas être enceintes était d'allaiter leur nouveau né le plus longtemps possible, voire pendant deux ans; celles qui ne le pouvaient pas, comme la mère d'Adeline, étaient enceintes presque chaque année. Après son treizième enfant, la mère d'Adeline décida que son mari ne l'approcherait plus, cela dura cinq ans jusqu'à ce que, lors d'un pèlerinage à Einseideln, son confesseur la gronda lui disant que si son mari la trompait ce serait de sa faute.

Elle accepta alors à nouveau et la petite dernière est née, alors qu'elle avait déjà 50 ans.

C'est l'église qui déterminait les rapports entre mari et femme, et la contraception naturelle était interdite. C'était un péché et ceux qui la pratiquaient ne recevaient pas l'absolution du prêtre. Lors du mariage, le curé disait à l'épouse qu'elle devrait faire tout ce que le mari voulait. L'homme avait toujours raison, même s'il avait bu.

Dans sa carrière de sage-femme, Adeline a rencontré bien des cas qui sortent de l'ordinaire, l'un des plus terribles est celui d'une femme qu'elle a trouvée en larmes parce que la fissure qu'on lui avait faite la veille avait sauté, et qu'elle était toute déchirée, son mari n'avait rien trouvé de mieux à faire que de la pourchasser et de la forcer le lendemain de l'accouchement.

Bien entendu, cela Adeline l'avait deviné, car à l'époque ces choses-là étaient tellement taboues, que même les femmes entre elles n'osaient pas en parler clairement, sans allusions.

Effectivement, on se rend compte que le mari avait tous les pouvoirs sur sa femme, en tout les cas tous ceux que la loi de la nature lui permettait.

Et la notion de viol n'existait sûrement pas à cette époque étant donné que la femme n'avait pas de droits, mais uniquement des devoirs. Et pourtant cette histoire ne date que de 1947!

Après un accouchement, les femmes devaient rester chez elles pendant dix jours, et, lorsqu'elles sortaient le dixième jour, c'était pour aller se faire bénir, sans quoi elles n'auraient pas pu aller à la messe, car il fallait qu'elles soient lavées de la tâche du péché originel! Bien entendu le mari, lui, n'avait rien à se faire pardonner...

Il arrivait que la mère ou la belle-mère vienne aider la femme qui accouchait, mais le plus souvent les malheureuses devaient se débrouiller seules. La mère d'Adeline lui raconta l'histoire d'une femme qui est morte en accouchant, et son bébé est mort avec elle. Il paraît qu'on l'a entendu crier pendant trois jours et que toutes les femmes du village priaient pour que cela s'arrête. L'auteur explique cela par ces mots: « *Ces vieilles multipares, usées par les grossesses répétées, se saignaient à blanc et partaient [...].* ».

LA GRANDE DECISION : DEPART POUR GENEVE

A seize ans, Adeline a découvert quel serait son métier. Alors qu'elle avait été appelée pour aider Madame Moix, la sage-femme, elle a réalisé que celle-ci bénéficiait d'un grand prestige aux yeux des gens, alors qu'en réalité elle ne faisait pas grand chose comparé à elle. Et pourtant, on lui préparait toujours quelque chose à manger et du café chaud pour son arrivée.

Elle entreprit donc les démarches nécessaires en vue de réaliser ce désir, bien que sa mère s'y opposait, elle était soutenue par le président Edouard Zufferey, le père du Maurice dont nous avons parlé plus haut, qui lui dit comment faire et lui apporta son soutien.

Elle passa donc les examens et entra à la maternité de Genève à l'âge de dix-huit ans, en 1926. Le début fut difficile: elle était anxieuse, dépaysée, timide et ignorante, elle allait apprendre le métier de sage-femme et elle ne savait même pas comment se commandaient les bébés!

Elle en a voulu à sa mère pour l'avoir maintenue dans son ignorance.

L'école durait deux ans et coûtait mille francs, ce qui était beaucoup pour l'époque et pour les petite gens.

Elle y a connu une Genevoise appelée « la puce », c'est elle qui lui enseigna à monter à bicyclette.

Les sœurs de Saint-Loup étaient protestantes, ce qui chagrinait beaucoup Cyprien qui avait peur que sa fille se détache de sa religion. Le simple fait de regarder passer un cortège funèbre protestant était pour lui un péché mortel!

Les élèves pouvaient tout de même aller à la messe tous les quinze jours, mais la discipline était très stricte: interdiction de sortir, trois heures de congé par semaine, plus un après-midi par mois. Huit jours de vacances par an et douze heures de travail par jour.

Elles avaient des coiffes et des tabliers blancs; les cheveux ne devaient pas dépasser et les chevilles n'ont plus.

Aussi l'auteur raconte qu'il y avait des tabous : les filles ne regardaient ni leur propre corps, ni celui des autres, et encore moins celui des accouchées! On se demande comment elles pouvaient apprendre quelque chose.

C'est incroyable de voir jusqu'où allait la « pudeur » de cette époque et dans quelle autre extrême nous sommes arrivés aujourd'hui... Adeline a voulu tout arrêter à un moment, mais la peur du qu'en dira-t-on et celle de recevoir un sobriquet dans son village, la fit rester, malgré les difficultés.

Au début, Adeline a très mal supporté d'assister aux sutures, elle avait beau fermer les yeux, elle entendait le déclic du porte-aiguilles, et elle s'évanouissait, tout ce qu'elle voyait lui faisait mal sauf les césariennes parce qu'on ne voyait pas les femmes.

L'auteur nous décrit certaines opérations dans les détails, par exemple, elle nous raconte qu'heureusement il n'y avait pas d'épisiotomies à faire, elle explique aussi qu'il fallait retenir le périnée pour éviter les déchirures. Elle n'avait pas de gants, il fallait se désinfecter à la brosse en frottant longtemps, puis se passer les mains à l'iode et à l'alcool.

A la fin de la première année il y avait un examen, qu'Adeline a trouvé assez simple ; celles qui ne le réussissaient pas étaient renvoyées, mais Adeline a failli être renvoyée pour cause de sensibilité excessive.

Quand les femmes arrivaient à la maternité, elles étaient lavées et les hommes devaient quitter les lieux et ne revoir leur femme qu'après l'accouchement (pas les privés, mais ceux des chambres communes), beaucoup de femmes en pleuraient. Après avoir été lavées, elles étaient emmenées en salle où d'autres femmes étaient en train d'accoucher et de gémir... ce qui, on l'imagine, ne devait pas être des plus rassurants!

Les élèves devaient tout faire, y compris le ménage à fond.

En deuxième année il y avait des cours donnés par un professeur et par le Dr Châtillon, l'auteur a gardé un très bon souvenir de cet homme qu'elle trouvait sensationnel et qui lui a beaucoup appris.

Les jeunes filles avaient des contacts avec les stagiaires, et comme le dit l'auteur avec humour: « *J'aurais pu me laisser séduire. C'était des universitaires, n'est-ce*

pas ! », on observe le prestige qui émanait des étudiants, déjà à l'époque, avec un sourire.

On remarque aussi que Genève était internationale, il y avait des Iraniens, des Egyptiens, des Syriens. L'auteur nous dit qu'en présence des sœurs, elle n'osait même pas les regarder.

Néanmoins un jour Adeline a parié avec l'un deux sur le sexe d'un futur nouveau-né, elle a gagné le pari et reçu une plaque de chocolat. Lorsque sœur Rose a vu cela, elle l'a immédiatement punie en l'interdisant de congé pour une semaine, il en fallait bien peu... L'auteur compare l'écolage à l'école de recrue!

Pendant la deuxième année il y eut deux jours d'examen ; pour surmonter son anxiété, Adeline a demandé à sa famille de lui envoyer une bouteille de Malvoisie, qu'elles ont bu « à plusieurs Valaisannes », et tout a très bien été!

Pour la pratique, elle a dû simuler un accouchement normal sur le mannequin (appelé la Sylvie); la façon de prendre l'enfant, de prendre la tête, de le tenir en l'air, de le secouer!

Parce qu'en ce temps-là, on ne faisait pas d'aspiration, « *on prenait le bébé par les pieds, un petit coup derrière la nuque, presque le coup du lapin, et il se mettait à pleurer.* ». Cela est relaté tout naturellement, mais on imagine mal la tête de la mère si elle voyait faire une chose pareille de nos jours...

A la remise des diplômes, les sages-femmes disaient un simple merci et il n'y avait même pas de fête, « *on ne faisait pas tellement de compliments dans le temps !* ».

Le livre d'Adeline Favre, outre plusieurs photos, comprend une copie de son Manuel Suisse d'accouchements, illustré de dessins décrivant les différentes étapes de la maturation (à partir du deuxième mois), et de l'expulsion de l'enfant.

RETOUR À SIERRE

MES DÉBUTS PROFESSIONNELS

Adeline accouchait son premier bébé en mars 1929, la mère en a été contente. Mais quand elle l'a félicitée de sa confiance, étant donné qu'elle était sa première patiente, celle-ci lui répondit que si elle l'avait su, elle ne l'aurait pas choisie!

Tous les accouchements se faisaient à domicile, ce qui forçait Adeline à s'absenter des journées entières, elle y allait en vélo ou en car, elle était payée entre vingt et trente francs par accouchement (ce qui n'est pas mal si l'on compare avec le salaire d'une femme de chambre de l'époque, comme on peut le voir dans le livre de Madeleine Lamouille : Pipes de terre et pipes de porcelaine, qui s'évaluait à 80 francs par mois), mais après l'accouchement elle y retournait pendant une semaine pour faire les soins, puis pour expliquer comment le faire.

Elle posait elle-même les agrafes (de grosses agrafes qui amorçaient profondément et pinçaient la peau très fort) et veillait attentivement à l'évolution de la cicatrisation.

Elle devait aussi s'occuper de laver et de coiffer les femmes, et avec tous les autres enfants autour, ce n'était pas une mince affaire.

Quant aux maris, ils n'étaient pas toujours commodes non plus; il lui est arrivé de devoir accoucher une femme dont le mari buvait beaucoup, il n'était d'aucune aide et Adeline avait besoin de quelqu'un pour tenir une des jambes de la femme.

L'auteur avait l'habitude de placer le pied de sa patiente sur sa hanche et tenait son genou, pendant que le mari devait tenir l'autre jambe de la même façon (elle utilisa cette méthode jusqu'à ce que Marcel Fournier lui en inventa une autre: une corde attachée au bout d'un manche à balais, parce qu'elle n'en pouvait plus de se faire arracher le bras! Elle approchait le lit vers un endroit où elle pourrait attacher la corde et les femmes tiraient sur le manche à balais).

Il paraît que cette femme disait à son mari (en patois): « j'ai tant mal au cul », et que lui était tellement ivre qu'il était allé lui embrasser le sexe (il est précisé en bas de la page que le mot sexe n'est jamais utilisé, mais c'est ainsi que les choses sont racontées!).

On comprend que cet ouvrage ait choqué certains esprits.

Une autre fois, elle dut se défendre d'un mari qui, en la raccompagnant, l'a poussée à terre et l'a « brigandée ».

Elle a aussi accouché une « gamine » qui était enceinte de son propre frère.

Mais ce qu'elle nomme le plus vilain cas de sa carrière, c'est un accouchement qui a duré presque une semaine: le docteur (qui n'était pas gynécologue) avait trop attendu et Adeline savait le bébé perdu, mais elle était trop jeune et avait trop peu d'expérience pour oser le dire et faire venir le docteur Turini.

Le mari était du parti radical et il y avait une grande animosité entre les radicaux et les conservateurs. Adeline a donc laissé le mari s'occuper d'appeler le docteur Besse, radical aussi. Ce dernier s'est adressé au docteur Turini *«qui a dû couper la tête du bébé en quatre avec un appareil spécial»*.

Adeline se demande comment elle a pu résister à cela, il paraît que le docteur (le boucher?) n'avait pas eu le choix, à Genève on aurait fait une césarienne.

Je pense qu'il n'y a pas de mot pour exprimer l'horreur que cela peut nous inspirer.

Il paraît que l'on peut s'habituer à tout...j'ai la chance de ne pas avoir eu à le vérifier, mais je l'espère pour l'auteur qui a continué d'exercer après cela.

Plus tard, à l'hôpital, Adeline a vu d'autres abominations: un enfant mort-né dont la tête s'était détachée du corps et qui restait à l'intérieur, le docteur l'a retirée en pratiquant le forceps.

Une fille mère qui perdit une eau « révélatrice », l'enfant était mort et Adeline avait reçu toute la poche d'eau à la figure, la mère était syphilitique.

Une femme amenée d'urgence à l'hôpital révéla à l'auteur juste avant de mourir que son mari l'avait enfermée à la cuisine toute la nuit parce qu'elle était tellement malade qu'elle l'empêchait de dormir. Cette femme était couverte de poux, quand elle est morte ils ont tous quitté son corps et ont couru partout... et quand Adeline appela le mari pour le prévenir, il est venu tout beau et bien habillé pour voir sa femme morte et il a dit: *«Faut lui enlever la bague, parce que moi je suis encore jeune. Je vais sûrement me remarier et je ne veux pas racheter une bague.»*

Mis à part ces cas exceptionnels, Adeline en a sauvées des vies!

Plus loin dans le récit, elle essaie sans doute de détendre l'atmosphère en racontant un cas plus drôle: celui d'une femme qui avait accouché de jumeaux, et qui n'avait le temps de lire que lorsqu'elle les nourrissait. Adeline l'avait donc trouvée un jour en train de leur donner le sein et de lire en même temps.

La première fois qu'elle a vu un bec de lièvre, c'était d'une fillette qu'elle avait accouchée, au début de sa carrière, elle avait demandé une messe de charité pour cette petite, on demandait cinq centimes par personne, elle avait donné l'argent au prêtre en espérant que la messe permette que le bébé meure! Elle n'est pas morte et s'est même mariée malgré un petit défaut de prononciation.

L'auteur précise que lorsqu'un enfant avait cette anomalie ou une gueule de loup (souvent les deux allaient de paire), il restait à la maison jusqu'à l'opération; toute la nourriture ressortait par le nez. Cela fait partie de toutes les choses qu'on ne peut imaginer à moins de les avoir vécues ou d'avoir rencontré des gens qui les ont vécues.

Aujourd'hui, cela fait rire la protagoniste lorsqu'elle entend dire que de longs accouchements donnent des bébés handicapés. Comme elle le dit avec humour: *«Souvent les cheveux étaient déjà secs sur le dessus tellement les têtes étaient restées longtemps dans le passage.»* et cela n'en faisait pas pour autant des handicapés.

L'auteur relate les événements avec beaucoup de précision, elle raconte qu'elle faisait partie du mobilier des ménages chez qui elle travaillait, parce qu'à l'époque il était nécessaire qu'elle soit intégrée dans les familles pour pouvoir être efficace.

Comme la gaze stérile n'existait pas, elle faisait cuire des chiffons, des vieilles chemises pour le soutien du périnée et le cordon du bébé. On lui a beaucoup reproché d'utiliser des draps propres; quand on faisait un forceps à domicile, on faisait bouillir un linge de cuisine, ensuite elle étendait le linge sur une table de travail préparée à l'avance et en enveloppait le forceps, souvent cette table n'était qu'une toute petite table de nuit.

Adeline tenait beaucoup à ce que ces instruments soient stérilisés même si elle ne bénéficiait pas de l'autoclave qu'elle aurait plus tard à l'hôpital.

Cependant les femmes faisaient très peu d'infections chez elles car elles étaient immunisées contre les microbes environnants.

Pendant que la mère était en travail, la sage-femme préparait une bouillotte, le bonnet, la chemisette pour le bébé. C'était la mode des bonnets, il y en avait ornés de petites perles, mais elle refusait de le leur mettre pour ne pas leur laisser de marques sur le crâne.

Une autre coutume Valaisanne était de ligoter les bébés avec des larges bandes tricotées, c'est une pratique qu'elle a vite abandonnée. Il paraît qu'il était difficile de

faire comprendre aux mères (et surtout aux grands-mères) que le bébé était mieux dans un lange de tissu, et aussi qu'il n'était pas nécessaire de réveiller l'enfant à tout moment pour le prendre dans les bras.

Quant au nombril, il était recouvert de beurre cuit écrasé et de baies.

On n'imagine pas à quel point des coutumes ancestrales peuvent être difficiles à faire abandonner, les gens ont souvent peur de ce qui est nouveau et de ce qu'ils ne connaissent pas.

A l'époque, on ne faisait téter les bébés qu'à partir du troisième jour, il fallait d'abord les « *amorcer* » avec une petite cuillère pour les habituer. Aussi, beaucoup d'entre eux mouraient d'entérite parce qu'on leur donnait du lait de vache non coupé.

Avant 1938, on nourrissait les bébés quand ils pleuraient sans savoir la quantité de lait qu'ils avaient absorbé, car c'est à cette date qu'on a commencé à louer des balances.

Ainsi la malnutrition était la cause de beaucoup de décès. Comme c'était le cas pour la mère de l'auteur qui perdit cinq filles avant qu'elles aient atteint dix-huit mois!

Adeline pratiquait dans le val d'Anniviers, à Veyras, à Noës, à Chippis, elle avait des rapports très chaleureux avec ses patientes, surtout avec celles de son village qu'elle tutoyait. C'est une chose qui lui manqua beaucoup à l'hôpital où tout était plus anonyme.

Etant donné que la première chose dont elle s'occupait après la naissance était de faire baptiser l'enfant, elle considérait de son devoir de l'habiller pour la circonstance, on lui proposait donc souvent d'être marraine. Elle est aussi la marraine de plusieurs jumeaux, puisque les parents n'avaient pas prévu leur arrivée.

Adeline acceptait toujours, mais elle finit par y renoncer car aller à tous les baptêmes devenait difficile: il ne fallait pas faire de jaloux.

A l'hôpital, les baptêmes avaient lieu à la chapelle, ce qui fut interdit par les paroisses, c'est pourquoi on est revenu à l'église.

Vers 1950, l'auteur a cessé de se rendre aux baptêmes auxquels elle était conviée à cause de sa santé: elle pesait « *deux fois plus qu'il ne fallait* » et Alice Berclaz, qui venait les aider à la maternité, disait qu'elle la voyait marcher « *tout de biais* » dans les corridors.

Elle n'arrivait presque plus à se déplacer, elle pesait plus de cent vingt-cinq kilos, elle a alors suivi un régime ordonné par le docteur et a commencé à s'occuper de sa santé.

Pour accélérer une naissance, il arrivait à Adeline de presser sur le ventre des femmes avec son coude, sa main sous sa joue.

Elle insistait aussi pour que ses patientes observent tous ses gestes, afin de les faire participer et surtout de les distraire.

Quand tout était fini, on célébrait cela avec « *une bonne table* », il fallait manger pour célébrer sa joie. Adeline ne quittait jamais une maison avant deux bonnes heures

après un accouchement, au cas où des complications surviendraient. Comme elle le dit modestement, il arrivait que sa tâche dépasse la simple assistance à la naissance: il lui est arrivé de devoir aller mendier du bois chez les voisins, de nettoyer le fourneau dont le tiroir était plein de cendres pour faire du feu et d'aller chercher de l'eau au bassin! L'hiver, les femmes claquaient des dents en mettant leur enfant au monde, elles étaient bleues.

PREMIERS MÉDICAMENTS ET MÉTHODES TRADITIONNELLES

Une anecdote:

Lors du cas d'une femme qui perdait son sang, le Dr de Werra avait envoyé le mari chercher trois décis de Dôle. Adeline a dû faire un lavement en lui « *envoyant les trois décis dans le derrière* », cela l'a retapée mais saoulée aussi! Le but de ce « *traitement* » était de remonter la tension artérielle.

On utilisait aussi beaucoup les sangsues pour les cas de thrombose ou d'inflammation veineuse de surface.

L'auteur nous parle de plusieurs médicaments, ainsi que de diverses maladies, somme toute un vocabulaire médical peu connu de tous, nous passerons donc ce passage et l'énumération des médicaments.

INTERMEDE

Adeline Salamin s'est mariée en 1932, le 15 octobre, avec Louis Favre. Ils étaient voisins, leurs maisons se touchaient. A l'époque on ne faisait pas de grandes déclarations, les sentiments étaient plus cachés, et pourtant...

Le jour du mariage, Louis accompagna sa femme pour soigner une accouchée, ils y sont allés à pied puisqu'à l'époque ils n'avaient pas de voiture. Ce fut leur voyage de noces.

Quinze jours plus tard, Louis dut partir à Genève pour son cours de répétition. Mais dès son retour, les jeunes mariés entamaient une vie formidable, l'auteur le dit très dévoué et très attentif à sa vie professionnelle, l'accompagnant à chaque fois qu'il le pouvait. Aussi lorsque l'auteur avait plusieurs accouchées en même temps, il faisait des aller-retour toute la nuit pour l'informer de l'évolution des choses.

Plus tard, avec la pratique, il apprit à savoir juger lui-même de l'état des femmes qui accouchaient, et quand Adeline travaillait à l'hôpital, il la prévenait d'un coup de Klaxon en passant devant la maison pour qu'elle se dépêche. Elle arrivait toujours à temps.

Une fois, il avait fallu qu'elle se rende en pleine nuit et sous la neige à Saint-Luc, parce que la vie d'une patiente était en danger, Louis s'est occupé de mettre des chaînes à la voiture (on l'a traité de fou de vouloir sortir par ce temps), quant à Adeline, elle ne pensait qu'à la femme et pas au danger.

Lorsque le chef de Louis à la Société Coopérative lui a fait une remarque parce qu'il n'avait pu se rendre à son travail, il lui répondit qu'il n'aurait pas pu laisser sa femme monter seule pour une mère qui était en danger.

L'auteur mentionnera à plusieurs reprises tout au long de son ouvrage combien Louis lui était précieux.

Quant vint la guerre, Louis fut affecté comme cuisinier dans sa compagnie, il était presque de permanence de fonction. Comme il était excellent cuisinier, on le remerciait en bouteilles.

Bien qu'il prit goût à l'alcool, Louis a toujours été patient, la seule chose qui le mettait hors de lui c'était de ne pas pouvoir joindre sa femme, mais au lieu de se fâcher lorsqu'elle ne rentrait pas à temps pour le dîner, il préparait lui-même le repas. *« C'était le mari idéal pour une sage-femme. »*

LA VOITURE

Adeline s'est achetée une voiture, après avoir été convaincue par le fils d'un des propriétaires du Garage Valaisan à Sion. Il faut dire qu'il lui avait fait une très bonne offre et avait aussi proposé de lui apprendre à conduire gratuitement, parce qu'en ce temps-là, on ne vendait pas de voitures tous les jours, mais aussi surtout à cause de ses excès de poids, Adeline avait un souffle au cœur et que le vélo n'était pas de tout repos.

L'auteur nous conte avec humour les péripéties de ses premières leçons de conduite. Elle avait fait l'acquisition d'une Ford verte décapotable, elle avait tout juste trente ans.

Lorsqu'elle a passé son permis avec le chef du service des automobiles, il paraît qu'il s'est exclamé: *« Oh mon Dieu, une femme, alors ça! Et c'est moi qui doit lui faire passer son permis! »*, et pendant le même temps, le mari de l'auteur passait le sien avec un gendarme.

Elle n'eut pas trop de difficultés pour l'obtenir, malgré qu'elle n'ait pas réussi tout ce qu'on lui avait demandé.

A la guerre, en 1939, toutes les voitures ont été réquisitionnées par l'armée et pour les services civils, l'auteur a gardé la sienne grâce à une déclaration du docteur expliquant qu'elle avait eu du rhumatisme articulaire à l'âge de vingt ans, qu'elle avait un souffle au cœur et que la voiture lui était indispensable pour se déplacer sans mettre en danger sa santé. Elle recevait trente litre de benzine par mois.

Cela lui permit de rejoindre Louis qui avait été mobilisé, puisqu'il avait moins de congé que les autres militaires.

En 1942, Adeline Favre changeait sa Ford dont le toit laissait passer l'eau contre une Opel d'occasion dont les pneus arrières étaient ceux d'une Jeep, la benzine devait être rallongée à l'alcool en raison du rationnement, cela lui coûtait cher et en plus elle était toujours en panne.

Quatre ans plus tard, elle changeait à nouveau pour une VW coccinelle.

C'est avec celle-là qu'elle eut le seul accrochage de toute sa carrière, elle dut

néanmoins changer à nouveau de voiture; une autre VW.

ON S'APPRIVOISE A L'HOPITAL

L'hôpital, qui était également considéré comme militaire, n'acceptait que des cas urgents, même en ce qui concernait les accouchements. Mais comme il y avait des réfugiés Juifs à Montana et à Grône et des Polonais à l'Île Falcon, leurs femmes devaient aller accoucher à l'hôpital, car elles ne pouvaient le faire dans les baraquements où elles étaient entassées.

Cela donnait beaucoup de travail à notre sage-femme.

Elle nous relate une nouvelle histoire de façon plutôt crue: une femme qui venait d'apprendre la mort de son frère avait perdu les eaux sous le coup de l'émotion, la vieille sage-femme du village avait utilisé un pot de beurre pour le lui mettre dans le vagin afin de faciliter la sortie du nouveau-né. « *Quelle odeur épouvantable quand elle est arrivée à l'hôpital avec tout ce beurre cuit et fondu dans le vagin* », le docteur a paniqué car le bébé avait la tête mal placée et la femme faisait une infection. Il a envoyé le mari acheter de la pénicilline à Genève, ce qui avait été périlleux et lui avait coûté beaucoup d'argent !

Cette même femme a eu ensuite trois autres enfants, dont le dernier est né avec un double bec de lièvre, il n'avait pas de nez. Lorsque le père l'a vu, il s'est évanoui. C'était une petite fille, elle est morte suite à plusieurs opérations à l'âge de sept ou huit ans. En plus de leur chagrin, les parents ont perdu des milliers de francs pour cet enfant, à l'époque il n'y avait pas d'assurance invalidité.

L'auteur se rappelle aussi d'une femme qui a perdu sept enfants à cause de leur facteur Rhésus, parce qu'on ne connaissait pas encore l'exsanguino-transfusion.

Elle précise avec sérieux qu'il était très difficile d'affronter des naissances d'enfants mal formés, elle aurait souvent préféré que ce soit le père qui l'annonçât à sa femme lui-même.

Il était très important aussi, selon elle, que les parents soient conscients des raisons de la mort de leur enfant lorsque cela arrivait à la naissance.

A la mort de Louis, l'une de ses anciennes patientes est venue à l'enterrement pour lui serrer la main et lui dire: « *Vous rappelez-vous avoir accouché des petites jumelles? Je suis venue parce que je vous dois mes deux jeunes filles qui aujourd'hui travaillent et sont en bonne santé.* ».

Madame, F. d'Iséables avait accouché au bout de sept mois à quarante-huit ans, et l'une des filles étaient en asphyxie blanche.

Il y a beaucoup d'enfants qui ont été mis au monde par Adeline sans qu'un médecin soit présent. Car très souvent, quand celui-ci arrivait, tout était déjà fini!

Les épisiotomies ont commencé à être pratiquées en 1942, l'auteur se remémore des cas de femmes, avant l'apparition de cette opération, qui avaient six lèvres au lieu de quatre, parce qu'elles avaient été déchirées lors d'un précédent accouchement et pas recousues.

Un autre cas, tout aussi pénible à imaginer: celui d'une Italienne de Naples qui n'avait « *plus de séparation entre le vagin et le rectum. Elle ne pouvait plus retenir ses selles.... Elle a accouché, ouverte de part en part.* ».

Il fallait bien évidemment la recoudre, l'opération a duré trois heures et a bien réussi, le docteur s'était donné beaucoup de mal.

En lisant ces mots, on reste interloqué, voire même choqué selon le degré de notre sensibilité, mais comme nous l'a dit l'auteur elle-même, au début de son école à la maternité, elle tournait facilement de l'œil. Ce langage simple et sans fioritures est sans doute la meilleure façon que l'auteur ait trouvé pour nous faire approcher la réalité le plus fidèlement possible.

Dans un chapitre qu'elle intitule: *Anomalies et cas difficiles*, l'auteur nous cite le cas d'une femme qui avait eu le ver solitaire en même temps que sa grossesse, il est sorti après le bébé!

Notre sage-femme a dû accoucher des bébés anencéphales ou ayant d'autres malformations terribles. Un autre enfant est né moitié blanc, moitié noir, il avait des nævus bruns sur tout le corps. Et bien d'autre encore.

Lorsqu'elle avait des cas qui l'inquiétait, elle ne manquait jamais de talonner les médecins, d'exiger afin qu'ils se pressent.

Mais ce qu'il est surtout important de relever, c'est que lorsque naissaient ces petits mal formés, ils ne leur donnaient pas de médicaments pour les aider à survivre, mais pas non plus pour les aider à mourir: « *C'était la volonté de Dieu, n'est-ce pas ?* », elle ajoute, sans craindre de soulever une polémique, qu'elle aurait bien aimé les voir partir.

Car il est facile de se déclarer pour ou contre l'euthanasie lorsqu'on se trouve derrière son écran de télévision ou son journal, c'est certainement autre chose lorsqu'il s'agit d'être confronté à des êtres humains en souffrance au quotidien.

Quant à l'avortement, l'auteur exprime aussi son opinion à ce sujet, elle estime qu'avec les moyens contraceptifs mis à la disposition des femmes aujourd'hui, il ne faut pas pratiquer l'avortement, mis à part les cas médicaux, les malformations, le mongolisme que l'on peut déceler de nos jours. En revanche, elle a vivement conseillé à des patientes de pratiquer la contraception en en prenant la responsabilité, l'Eglise n'étant pas tellement d'accord.

A l'hôpital, étant donné que les sœurs considéraient les accouchements impurs, Adeline eut un jour besoin de l'aide de l'une d'entre elles: la sœur Veritas tenait alors la jambe d'une patiente et tournant la tête de l'autre côté, elle disait à la pauvre femme: « *Vous c'est faire comme Madame Favre c'est dire* ». Il paraît qu'elle parlait toujours comme cela, ce qui ne semblait pas être courant puisque l'auteur rajoute

qu'une fois elle lui a dit, ce qu'elle a prit pour un compliment: « *Vous c'est toujours bien, vous c'est jamais vieillesse* ».

Mais Adeline s'est aussi occupée de gens riches, par exemple d'une femme qui, avec son mari, touchaient cinq mille francs de rente par mois, avaient un ranch en Amérique et vivaient à Montana. Cette femme n'était pas compliquée et lui avait fait envoyer un taxi pour qu'elle vienne, car Adeline l'avait prévenue à son dernier accouchement qu'elle ne monterait plus chez eux. Cependant ils la payaient très bien.

Une autre venait du Congo, où elle possédait un grand hôtel, pour soigner sa tuberculose. Elle avait été tellement contente des soins prodigués par Adeline après sa césarienne, qu'elle lui avait demandé de la suivre (avec Louis) au Congo, pour qu'elle s'occupe de ses enfants.

Louis aurait accepté si Adeline n'avait pas refusé à cause des serpents dont elle lui avait parlés. Comme on le sait aujourd'hui, les Belges ont dû, par la suite, quitter le pays et ceux-ci précisément ont dû vendre leur hôtel et s'installer à Bruxelles.

Mais l'auteur leur a rendu visite lorsqu'elle s'est rendue au Congrès des sages-femmes à Stockholm: leur maison était luxueuse.

Et lorsque plus tard, cette dame vint plusieurs fois à Montana, elle rendait toujours visite à Adeline, n'oubliant jamais de lui demander si elle avait des pauvres, en lui donnant cent francs.

L'auteur garde d'elle un souvenir impérissable.

En 1940, Adeline a accouché sa sœur Thérèse, elle avait appelé le docteur parce que cela se présentait mal, les bruits du cœur de l'enfant étaient irréguliers.

Leur mère se lamentait en disant qu'elle se chargerait bien de le faire à sa place, puisqu'elle en avait déjà fait quatorze !

Mais le petit est né en bonne santé malgré tout.

Quant à sa belle-sœur, elle est allée l'aider de toute urgence; quand elle est arrivée, elle l'a trouvé « à croupitchon » (à califourchon) entre deux portes! Adeline lui fit tout de suite prendre le lit et le bébé vint tout naturellement. Ainsi, elle accoucha le même jour que son autre sœur, Gertrude. La belle-sœur d'Adeline se prénomma Jeanne.

Une autre histoire vécue par l'auteur est celle d'une future maman qui lui téléphona lui demandant de venir le plus vite possible: Elle l'a trouvée en train de traire les vaches, elle avait perdu les eaux et le cordon lui pendait entre les jambes.

La sage-femme explique qu'il s'agissait d'une providence du cordon et que le bébé était mort en elle, elle ajoute: « *on ne pouvait pas le ressusciter* ». Puisque, effectivement, elle en avait ressuscités plus d'un!

Une histoire plus « drôle »: il y avait à l'hôpital un prématuré qui était né avec un pied bot, les os malléables et cartilagineux. On lui avait fait un plâtre, mais comme il mouillait tout sans cesse, l'auteur se dit qu'il fallait lui inventer quelque chose.

Alors elle a acheté un préservatif qu'elle a utilisé pour isoler le plâtre. Comme les préservatifs se vendaient par boîtes de trois, elle en a gardé un en réserve et mis l'autre dans la poche de son tablier.

Et un jour, lors d'une visite d'une femme de gendarme, voulant sortir son mouchoir de sa poche, Adeline a fait tomber le préservatif; la femme s'est baissée pour le ramasser et lui dit: « *Vous avez perdu ça* », la pauvre sage-femme ne savait plus que dire et tout ce qu'elle trouva à lui répondre c'est: « *Maintenant, vous savez pourquoi je n'ai pas d'enfants!* ».

Cette réplique singulière nous montre l'une des multiples facettes du sens de l'humour de l'auteur.

En réalité, elle ne sait pas pourquoi elle n'a jamais eu d'enfants, mais elle en a pris à élever et il y a toujours eu des enfants chez elle. Elle a aussi perdu une petite fille de deux ans et demi à la suite d'une méningite, elle s'appelait Marie-Paule ; Louis et elle en ont été très atteints même s'il s'agissait d'une enfant adoptée.

Adeline Favre considère qu'elle a eu beaucoup de chance de connaître toutes les étapes de la vie d'une sage-femme. Elle est heureuse d'avoir commencé à exercer à domicile, car pendant les quinze premières années de sa carrière elle se rendait chez les gens et y restait parfois plusieurs jours, elle était acceptée dans les familles et les rapports étaient chaleureux.

Et pendant toutes ces années, elle a pris des responsabilités démesurées sans même s'en rendre compte, tout était normal et naturel, on laissait faire la nature.

Elle cite un épisode où un enfant a cassé sa tirelire devant elle en lui disant qu'il voulait aider son papa à payer le bébé! C'était tout le charme des familles.

Aussi, dans la vallée d'Anniviers, le curé et la sage-femme étaient plus considérés que le président de la commune.

Tout cela n'appartenait qu'à ces années de « travail à domicile », à l'hôpital ce n'était pas du tout pareil; il n'y avait plus d'intimité entre sages-femmes et patientes, et les femmes étaient considérées comme des numéros, c'était le début de la modernité.

Mais Adeline était très écoutée par des docteurs à l'hôpital, parce qu'elle faisait toujours de bons diagnostics.

Une autre chose dont Adeline Favre est heureuse aujourd'hui, c'est de ne pas s'être doutée de tout ce qu'elle verrait dans ce métier, car elle affirme que si cela avait été le cas, elle ne se serait jamais engagée dans une aventure pareille. Parce qu'elle est bien placée pour nous le dire: il faut énormément de courage pour exercer un tel métier. Et certainement plus encore à son époque, car j'imagine qu'aujourd'hui, grâce à l'avortement, on voit beaucoup moins de cas d'anomalies aussi graves dans les hôpitaux.

C'est en 1955 qu'est apparue la méthode de la préparation à « l'accouchement sans douleur », l'auteur a été très contente de cette découverte bien qu'elle ait été très critiquée. Certaines personnes disaient que le pape interdisait cette pratique (ce qui n'a rien d'étonnant), d'autres que c'était un péché ou que ce n'était pas naturel, etc...

Heureusement, beaucoup de femmes trouvaient cela extraordinaire.

Adeline Favre éprouve beaucoup de satisfaction quand elle pense à sa vie de sage-

femme. Elle tient, avant de terminer son livre, à saluer au passage le courage des pères qui l'ont assistée calmement et qui ont participé à la méthode d'accouchement sans douleur.

L'auteur estime que depuis l'évolution des techniques dans les hôpitaux, l'obstétrique a complètement changé et que les naissances sont dirigées et plus naturelles, et que les mères ne savent plus attendre leur enfant. C'est avec « *une sainte colère* » qu'elle s'est résignée parfois à accoucher des femmes avant la date prévue, parce qu'elles étaient fatiguées d'attendre

Elle estime que de telles pratiques « *bousculent la nature* ».

Adeline Favre a permis que viennent au monde plus de 7000 enfants.

THEMES COMPARES DE

LA POUDRE DE SOURIRE ET DE MOI, ADELINÉ, ACCOUCHEUSE.

LA RELIGION

L'enseignement religieux a fait des femmes l'instrument du péché.

Terreur imposée par le pouvoir religieux. Prières quotidiennes et confessions obligatoires. Peur de l'enfer et de la damnation éternelle.

Après un accouchement, la femme devait aller se faire purifier de la faute du péché originel, sans quoi elle ne pouvait pas assister à la messe.

L'église déterminait les rapports entre mari et femme, et la contraception naturelle était interdite.

La religion était punitive et dirigeante.

LE CURE

Représentant de l'autorité suprême. Surveillant et incitateur à la procréation.

Personnage hautement considéré dans la communauté.

Lors de mariage, il disait à l'épouse que son mari avait tous les droits sur elle.

S'immisçait complètement dans la vie des gens.

TABOU DU CORPS ET DE LA SEXUALITE

Interdiction aux jeunes filles d'en parler ou même de se questionner à ce sujet.

Interdiction aux femmes de parler de grossesse ou d'accouchement, même entre elles.

Interdiction de regarder son propre corps ou celui des autres, même lors du bain et bien entendu aussi de se toucher, même un minimum.

Lors des leçons d'obstétrique, interdiction de regarder les accouchées.

ROLE DE LA FEMME

Les femmes étaient « sacrifiées », faites pour servir et obéir. Elles n'avaient que des devoirs : ceux d'enfanter chaque année, de travailler toute la journée, de rester passive, et aucun droit. L'instruction leur était refusée, et elles n'avaient aucun droit juridique.

Leur rôle était d'obéir à leur mari sans rien dire. Même si ce dernier avait bu. Avoir une fille était considéré comme un échec par les mères. D'où la dévalorisation due au simple fait d'être une femme.

DES PROFESSIONS DISPARUES

Marie Métrailler a « fait carrière » dans l'artisanat. Employeuse de sept tisserandes, elle a réussi à monter une affaire qui est devenue prospère tout en respectant les coutumes ancestrales et le travail à la main.

Adeline a commencé à exercer son métier en accompagnant la sage-femme chez les gens. Elle a ensuite continué à se rendre à des domiciles pendant plusieurs années.

De nos jours, Adeline ne serait pas une sage-femme, mais une obstétricienne - gynécologue.

L'ARGENT

Les femmes travaillaient plus que les hommes mais n'étaient pas rémunérées pour autant. Marie Métrailler est l'une des premières femmes à avoir gagné de l'argent, mais aussi à avoir permis à d'autres femmes d'être rémunérées.

Au début, Adeline « se faisait payer » en nourriture et en boisson, puis elle a été rémunérée mais pas énormément. En revanche, elle a acquis autant de prestige et de considération que le curé du village.

PLACE DE L'AFFECTIF DANS LES RELATIONS PARENTS - ENFANTS

Marie Métrailler et Adeline ont toutes les deux souffert du manque d'amour et de tendresse de leurs mères, bien qu'Adeline reste plus discrète à ce sujet. Mais toutes les deux sont claires sur un point: jamais leurs mères ne leur ont démontré le moindre signe d'affection.

Les deux protagonistes sont, en revanche, pleines de reconnaissance et d'admiration pour leur père respectif. Elles les trouvent intelligents, drôles, serviables et tendres.

Deuxième partie: LES ELEMENTS D'ANALYSE

Les matériaux

Nous présentons ici des données sociologiques propres à l'univers culturel des témoignages d'Adeline Favre et de Marie Métrailler. Ces matériaux sont extraits du livre et de l'exposition Terres de femmes, dans lequel j'ai choisi deux chapitres.

Le premier sur les caractéristiques de base de la femme traditionnelle et sur son passage dans la modernité, le second sur la profession de sage-femme.

1) TERRES DE FEMMES

Le récit biblique de la Genèse, bien que trop usé, nous explique le fondement de l'énigme de la dualité et de la complémentarité initiales entre l'homme et la femme, une relation qui a abouti à la chute et à la malédiction.

Les idéologies et mentalités se sont servies de ces textes en les interprétant de façon à justifier la domination de la femme, incitatrice au péché, par l'homme.

DECOLONISER LE REGARD ET LA MEMOIRE

Afin de parler de la paysanne dans son originalité et dans sa culture propre, différente de la nôtre, il faut avant tout décoloniser notre regard sur les stars modernes.

Les gens de la ville ont un double regard sur ceux de la montagne: d'une part, les paysans représentent pour eux la simplicité, l'innocence, la vie ordonnée selon les rythmes et les cycles de la Nature.

D'autre part, ils les perçoivent comme des retardés ou des brutes, et ils les méprisent; des cartes postales ont été réalisées à partir de photographies de paysans, auxquelles on a ajouté la légende de « crétins et goitreux » ou d'« atrophies des Hautes Montagnes ». Ainsi on a fait l'amalgame des paysans handicapés et des paysans sains de corps et d'esprit, en les mettant tous dans le même panier.

Dans le texte d'Albert de Haller, on peut observer toutes les vertus de la campagne: « [...] on y aime la vie sans haïr la mort. »; « Ici où la Nature seule donne les lois [...] »; « Dans ces lieux la foi conjugale n'est jamais violée, elle n'a pas besoin de gardes, la pudeur et le bon sens veillent sur elle. ».

C'est au XIX^{ème} siècle que les Alpes deviennent le symbole patriotique de la Suisse moderne en formation et que se développent l'alpinisme, les voyages et le

tourisme. Le monde paysan acquiert alors une identité nouvelle où il répond au regard des citadins en exhibant ses emblèmes traditionnels comme le costume ou les outils. Ces emblèmes représentent alors des symboles et des types caractéristiques du terroir et de la Nation.

Même si le débat des rapports homme/femme est minimisé et banalisé, parce que colonisé de toutes parts, il n'en est pas moins vivace: derrière le voile apparaît l'hypocrisie et l'injustice.

C'est pourquoi il faut décoloniser le sujet trop souvent interprété, pour retrouver l'énigme originelle: « au cœur de l'être il existe une dualité, une altérité essentielle, un face à face problématique entre les sexes. ». Et ce sont les habitudes, comportements et modes de pensée séculaires qui déterminent les partisans et opposants de la « cause des femmes ».

La femme montagnarde actuelle se présente sous deux aspects distincts: folklorique et urbaniste. Ces deux aspects sont aujourd'hui des stéréotypes qu'il est nécessaire de briser pour comprendre cette société traditionnelle.

Lorsque les paysans exhibent leur folklore, comme par exemple le char folklorique, ce n'est pas pour viser les touristes, mais pour symboliser leur passé qu'ils revendiquent puisqu'il représente une longue mémoire collective, mais aussi le signe d'une épopée de changement.

Une femme qui a eu un rôle précurseur dans l'introduction de la femme dans la vie sociale du monde paysan est la sommelière, car elle a été la première à pénétrer dans un univers longtemps réservé à l'homme, or le bistrot est le lieu de communication et d'échange social par excellence.

La sommelière est tantôt la confidente des hommes qui s'épanchent sur leurs malheurs, tantôt la victime qui doit se défendre face aux assauts d'hommes trop pressants, tantôt encore le témoin de l'hypocrisie des hommes mariés.

C'est une femme de contradiction qui évolue au milieu de l'alcool et de la misère des hommes et qui est très souvent à l'origine de la mode.

DE LA TERRE MERE A LA MERE NOURRICIERE

Dans cette société où la vie est rude, la femme a autant de travail que l'homme et il y a une très faible division des tâches. Les femmes célibataires ou veuves doivent effectuer leur tâches plus celles des hommes.

La terre, avec qui la femme entretient des rapports constants, est chargée de significations: terre nourricière; terre de riches ou de pauvres; terre d'identité; terre symbolique assurant le lien entre les vivants et les morts.

La femme produit par la terre et reproduit dans sa fonction de mère de famille, elle doit aussi nourrir et habiller ses enfants par ce qu'elle tire de la terre. « La femme sait la terre, sait la maternité, sait le passage de la nature à la culture dans la cuisine et l'habillement qu'elle produit. »

La paysanne est définie par trois conditions:

- Un travail incessant, tout au long de l'année et chaque jour de celle-ci, parfois même la nuit.
- Elle assure le lien entre l'intérieur et l'extérieur, entre la maison et la Nature.
- Elle permet la socialisation des générations futures puisqu'elle a ses enfants avec elle.

Ainsi la femme paysanne est à la fois solide, autoritaire, responsable et compétente au même degré que l'homme, et pourtant soumise à ce travail redoutable et à son mari, ainsi qu'à des maternités pas forcément toujours souhaitées.

Comme nous l'avons vu plus haut, la société paysanne possède sa propre culture. Elle comporte en tout premier lieu:

- Une prédominance de la religion dont les pratiques, les rites et les croyances s'apparentent parfois au « paganisme » autant qu'au christianisme.
- Les travaux de la terre sont effectués en fonction du cosmos, il y a ainsi une relation permanente entre la terre et le ciel, l'univers.
- C'est une société qui véhicule de multiples récits, contes et légendes.

LA SOCIETE DES FEMMES

Les femmes se retrouvent à de multiples occasions, que ce soit pour effectuer des tâches domestiques ensemble ou alors lors de manifestations comme les offices, les processions ou les fêtes, parce qu'elles n'ont pas le droit de se mêler aux hommes. Mais la réunion la plus emblématique à laquelle les femmes participent est celle du filage, lorsque les femmes filent durant les longues veillées d'hiver elles « causent ». Ainsi s'est inscrit une tradition orale, mais aussi une véritable culture populaire autour de l'objet symbolique qu'est la quenouille.

La quenouille est la manifestation de la mémoire des femmes qui se sont succédées au cours des siècles autour d'une « culture du fil ». Elle est donc un modèle de continuité, mais aussi de la soumission de la femme réduite à son rôle ménager, ainsi que de son exclusion de la vie politique.

Cet objet, mais aussi le fil et le tissu qui l'accompagnent, symbolisent encore le temps et la destinée, le fil des générations. Quant à son interprétation symbolique moderne, elle lui attribue une signification phallique et sexuelle.

LE CORPS DECHIRE

Ce corps comporte de multiples paradoxes:

- Alors que la vie organique suit des cycles cosmiques, la femme doit subir des rythmes surimposés par la reproduction et le travail harassant.
- Il y a d'un côté une dimension secrète qu'elle ne doit pas dévoiler, et de l'autre

une exhibition due au travail brutal de la terre et des bêtes.

- Il y a surévaluation par le christianisme et en même temps des interdits religieux puissants qui fonde le mépris.

Un autre objet symbolique est le coffret qui renferme les trésors et les secrets. Il est décoré de signes chrétiens ou antérieurs au christianisme représentant l'homme dans le cosmos et le chemin de sa destinée, de motifs comme le cœur qui symbolise tout à la fois le sang, la vie, la passion, ou encore la magie et la sorcellerie.

La vie paysanne est remplie d'interdits: alors qu'il règne chez les paysans une grande envie de danser, la danse est prohibée par l'Eglise qui la juge propice à infléchir aux péchés impurs. Il est interdit aussi d'être familier avec des personnes du sexe opposé; de lire de « mauvais » livres, d'être oisif et d'être immodeste.

Dans le carnet de notes d'une Valaisanne, on a trouvé des croyances multiples au sujet de l'influence de la menstruation sur les femmes et les gens en général, par exemple suivant le jour où les règles arrivent, cela annonce tel ou tel présage!

En surface, il semble que l'Eglise ait complètement anéanti le droit à l'expression sur la sexualité, mais lorsqu'on interroge les femmes à ce sujet, il émane quatre données fondamentales:

- Les rapports sexuels sont interdits avant le mariage et hors mariage, ainsi que lors de certaines périodes précises comme le Carême.
- La peur d'une nouvelle grossesse est observée chez presque toutes les femmes, car elles ont des enfants une année sur l'autre.
- Les femmes font allusion à la puissance sexuelle de leur mari, et malgré la pudeur de ne jamais se montrer nu, il semble que toutes les pratiques sexuelles soient connues. Les amours paysannes sont aussi multiples et fréquentes.
- Le lit paysan, que l'on retrouve presque partout, est muni d'un tiroir pour y faire dormir les enfants, ce qui, selon les femmes, obligeait les parents à inventer et à ruser lors des rapports amoureux.

LE CONFESSIONNAL

Dans le monde rural le confessionnal est le lieu de tous les aveux. Le curé doit se plier à des consignes strictes qui se trouvent notamment dans le Manuel pratique du jeune curé, c'est un ouvrage plein de directives et d'avertissements; lorsque la femme vient avouer ses fautes elle doit tout révéler, y compris les péchés de la chair, or le curé est un homme célibataire qui se bat pour préserver sa chasteté.

Il s'établit alors une relation paradoxale entre le confesseur et la pécheresse, c'est pourquoi il est ordonné que se trouve une grille entre eux deux, qu'une distance physique soit respectée, mais aussi qu'ils ne soient pas l'un en face de l'autre, afin de ne pas se voir.

Un autre paradoxe est représenté dans le respect qu'il se doit envers l'institution sacramentelle et le secret absolu de la confession, alors que bien souvent règne une sorte de bonhomie religieuse où des histoires drôles et cocasses se laissent

racontées.

Au-delà des croyances religieuses, la société paysanne traditionnelle accorde une grande importance aussi à de multiples croyances surnaturelles, notamment aux morts. Par exemple au sujet des âmes qui reviennent vers les glaciers pour se repentir de leurs mauvaises actions lors de leur passage sur la Terre, et qui ne peuvent repartir en paix qu'après avoir accompli leur rachat. Ainsi la vie paysanne est un périple long de pénitence qui se prolonge dans l'au-delà.

Parce que dans cette société la souffrance est considérée comme une épreuve envoyée par le Ciel pour la rémission des péchés, et Dieu est porteur de la Providence.

Les maladies sont aussi traitées selon des croyances et des pratiques d'ordre surnaturel, quant aux guérisseurs, ils puisent dans la richesse des plantes et les recettes de l'almanach, ou même dans la magie pour soigner les hommes tout comme les bêtes.

LE POUVOIR AUX HOMMES

« Tout corps est mortel. Celui de la femme fait mieux ressortir l'étrange farce ou dérision de la vie: la beauté et le désir peuvent en permanence prendre le visage de la mort. ». Il y a là une inégalité fondamentale entre l'homme et la femme, femme à qui l'on ne pardonne rien.

Mais dans le monde paysan les inégalités sont complexes et nombreuses et il convient de les énumérer:

- Les femmes n'occupent aucun poste décisionnel ou dominant, c'est une fonction qui revient aux hommes. Il s'agit donc d'une société pensée par les hommes et pour les hommes.
- Seuls les hommes participent aux pratiques de la chasse ou du tir.
- Les corvées et les salaires sont injustement répartis, la femme étant bien entendu lésée, bien qu'exerçant les mêmes travaux que l'homme.
- Les femmes forment un groupe hétérogène, il y a de profondes inégalités sociales; femmes de notables; femmes de paysans...
- Dans le travail et la famille on note une égalité entre hommes et femmes.
- Séparation physique et symbolique: les femmes sont spectatrices lors des processions, célébrations, à l'église et autres manifestations; les hommes y participent activement.
- Pratiques de stigmatisation et d'exclusion de la femme comme dans le cas des filles-mères ou la faute est entièrement reportée sur elles (on ne cherche même pas à connaître l'identité du père qui d'ailleurs est bien souvent connu et ignoré volontairement), puisqu'elles représentent le désir, le péché originel, la transgression des règles de moralité et du code d'honneur.

En plus de ces multiples inégalités, la simple venue au monde d'une fille est

considérée comme un échec, tandis qu'avoir un garçon, un fils, signifie perpétuer le nom et cela pour les générations à venir. Les mères sont fières lorsqu'elles ont « réussi » à faire un garçon, néanmoins il faut mentionner le désir caché, mais réel, de donner naissance à des filles; car même si nous n'avons pas d'explication réelle, on peut observer des preuves de cette solidarité féminine.

LA FEMME DANS L'IMAGINAIRE DE LA SOCIÉTÉ TRADITIONNELLE

On ne peut penser la société traditionnelle sans passer par ses multiples légendes, contes et mythes. À travers eux, on découvre que la femme tient une place prédominante dans cette société, on la voit apparaître le plus fréquemment sous quatre formes symboliques qui traduisent selon les uns des fantasmes profonds, selon les autres des archétypes, ou encore une classification symbolique du monde. Ces quatre images de femme sont la fée, la sorcière, la Vouivre et la mort; il en découle une certitude: ces représentations indiquent qu'il y a une sorte de « pessimisme fondamental » à l'égard des femmes car ce sont des images qui suggèrent une séduction infinie et une crainte mortelle face la femme .

D'UNE SOCIÉTÉ À L'AUTRE: MODELES ET CONTRE-MODELES POUR LA FEMME NOUVELLE

De 1850 à 1950, la montagne passe de la société traditionnelle à la société moderne, et l'on voit émerger un nouveau type de personnalité selon un processus d'individualisation, cela s'observe selon deux axes:

- de subjectivisation: la personne devient sujet, un être propre et différent avec une intériorité psychique et un corps personnel.
- d' universalisation: les normes prétendues universelles sont adoptées, liées à la culture moderne et urbaine.

L'homme sort de la communauté pour émigrer vers d'autres lieux de travail, tandis que la femme entre dans la maison pour accomplir une révolution de la vie privée.

Il apparaît alors une nouvelle difficulté pour les femmes de la campagne: on dit aux paysannes qu'elles doivent se moderniser pour l'éducation des enfants qui sont dorénavant promis à une carrière professionnelle nouvelle, mais on leur dit simultanément qu'elles ne doivent pas changer et rester fidèles aux traditions ancestrales.

Ainsi, des acteurs tels que l'Etat, l'école, l'industrie ou l'Eglise cherchent d'une part à établir un partage entre bonnes et mauvaises modernisations, et d'autre part à désigner qu'elles sont les bonnes et les mauvaises traditions.

La femme paysanne modernisée vit cette évolution problématique en cherchant sa nouvelle identité mais avec le sentiment d'avoir vécu une grande libération.

Voici quelques passages de textes qui nous permettront de comprendre la mentalité des paysans dans cette société en 1940:

« On ne dissocie pas l'une de l'autre car une maison sans mère est une maison vide et une femme sans maison est une femme malheureuse. ».

« Presque tous ceux qui désertent le logis, presque tous ceux qui perdent la notion de leur devoir et cherchent hors de la famille un bonheur illusoire sont ceux qui n'ont pas trouvé chez eux ce dont ils avaient besoin. ».

On peut lire aussi dans la Mission de la Femme au Village de 1941:

« Songeons à l'homme qui rentre chez lui après le travail. Il désire un coin tranquille pour se reposer, pour lire son journal dans la paix d'un logis accueillant. C'est votre tâche de le lui préparer, c'est votre devoir de l'entourer de choses qui lui plaisent et le retiennent à la maison. ».

Dans le même ouvrage on trouve aussi une incitation à conserver la mode et le mobilier paysan, car ce qui vient de la ville est considéré comme de la « camelote » et n'est pas de bon goût. On y dénonce l'artificialité de la mode citadine :

« Vous vous êtes éloignées de la merveilleuse simplicité des gens de la terre, trouvant votre idéal dans une imitation servile d'une humanité médiocre, si inférieure à vous-mêmes, si étrangère à vos joies, à vos travaux, à vos peines, à votre vie enfin, à votre grandeur. ».

On y dénonce aussi la mode vestimentaire, provenant de la ville, que les femmes paysannes adoptent:

« Car, vois-tu, ma chère sœur, l'indécence dans l'habillement, que tu commets sans même plus t'en apercevoir, blesse nos cœurs qui veulent vibrer pour le pur, pour le beau. Je sais très bien que ta nature de femme ne se rend pas compte combien est néfaste pour nous, par exemple, ta détestable habitude d'aller sans bas [...]. ».

En plus des critiques vestimentaires, mobilières ainsi que sur le comportement exigé de la femme en tant qu'épouse, on veut aussi donner aux femmes des leçons de patriotisme, ainsi on peut lire dans Conscience de la Suisse de 1938:

« Car c'est bien défendre, c'est bien illustrer, c'est bien servir la Suisse [...] d'apprendre aux enfants à chanter les chants d'autrefois [...], de lutter contre ce qui est grossier et vulgaire [...]. ».

« Et voici bien le suprême devoir de la femme suisse: le devoir de la religion, le devoir de piété. ».

« Car le second devoir de la femme est d'exercer une influence dans la cité. [...]. Mais une influence en dehors de la politique [...]. Cette politique-là envahit tout [...]. Elle divise alors qu'il faudrait unir, car elle a perdu la notion de l'intérêt général et même la notion de la Suisse. [...] Je ne vois pas une femme là- dedans [...]. L'action de la femme dans la vie publique sera donc d'autant plus forte que la femme saura d'elle-même renoncer au féminisme. [...] ».

MANIPULATION PATRIOTIQUE, COMMERCIALE ET FOLKLORIQUE

La première moitié du XIX^{ème} siècle a vécu une phase de « primitivisation », « d'archaïsation », où la femme tient à nouveau une place stratégique. On a tenté de présenter la femme re-costumée pour parer à la femme modernisée. Ce phénomène complexe s'étend au monde paysan dans son intégralité. Il s'explique donc sous de multiples paramètres:

- Découverte au XVIII^{ème} siècle, la Nature symbolise petit à petit à la fois la terre, le peuple et la montagne, représentatifs du terroir, du patrimoine, vérité et protection.
- Plusieurs acteurs participent à ce phénomène: l'Etat, l'industrie, le tourisme, les Eglises, les artistes et les intellectuels, les institutions (par exemple qui s'occupent des costumes).
- Ce processus d' « archaïsation » est diffusé aussi par la poésie, la philosophie, l'art romanesque, les beaux-arts, les reportages journalistiques.
- Pour les gens du pays, il ne s'agit pas de répondre aux touristes mais principalement d'endosser une identité nouvelle et acculturée, ils vont puiser dans leur passé un « capital culturel », leur permettant de donner du sens alors qu'ils entrent dans une situation de domination.
- Des thèmes mythiques émergent: celui de l'armailli et du « peuple des bergers libre sur la terre » concernant les hommes, et la figure de Heidi ou tout simplement de la femme costumée à la quenouille, au berceau, au vieil outil et au mulet, pour la femme.
- Bien que nous ne puissions pas complètement nier les exhibitions pour touristes, il est important de rappeler que cette « archaïsation », cette célébration du passé, est là pour que les gens de la campagne et de la montagne renforcent leur croyance dans le présent et dans le futur, qu'ils accèdent aux innovations et au progrès.

Quant à la femme, qui a su intérioriser d'emblée ce processus, les contre-modèles que l'on a fait sur elle, lui permettent de se confronter aux modèles d'avenir.

2) TERRES DE FEMMES : PROFESSION SAGE-FEMME.

La profession de sage-femme est aujourd'hui révolue si on l'entend dans ce qu'elle représentait du temps d'Adeline Favre. Les mutations pédagogiques, techniques, d'hygiène, des pratiques et des mentalités, ont transformé le métier d'accoucheuse. Précisément, c'est vers la fin des années quarante que les accouchements deviennent médicalisés, citadinisés, sans grande distinction entre la ville et la campagne.

La sage-femme de la société paysanne et alpine du début du siècle est celle qui accompagne les femmes dans une période cruciale de leur vie où la solidarité est primordiale entre les femmes.

Ainsi s'établissent des liens intimes entre elles, ce qui n'empêche pas la sage-femme de garder son titre de personnalité régionale ; son statut social a subi des interprétations ambiguës au cours du temps.

Malgré les apprentissages très différents que peuvent suivre les futures accoucheuses; que ce soit l'acquisition d'un savoir très pratique enseigné selon la tradition de mère en fille, ou au contraire une école scientifique sous tutelle médicale, toutes ont cependant acquis les mêmes qualités indispensables: elles doivent être robuste, rapide, discrète, prudente, charitable, disponible.

En outre, elles étaient obligées d'être libres, ponctuelles et courageuses, à cause des rencontres inopportunes qu'elles faisaient sur les chemins la nuit, ou encore pour faire face à des maris peu conciliants; en somme elles devaient savoir se faire respecter. N'est pas sage-femme qui veut.

Autrefois ce métier était source de sentiments hostiles et ambigus: la sage-femme était simultanément celle qui permettait à l'homme de délivrer sa femme et son enfant du danger, ce devant quoi il était impuissant, et celle qui participait au tabou, à la souillure du « mauvais sang ».

De plus elle pénétrait dans l'intimité de la famille et du couple pendant plusieurs jours, et elle devait très souvent contrer les maris trop empressés de retrouver leurs droits matrimoniaux.

Les coutumes variaient selon les régions, en Savoie l'accouchement était une période où les repas se prenaient entre accouchées et entre femmes. Quant au nombre de jours que duraient les relevailles, avant de pouvoir recevoir la bénédiction du prêtre pour laver les accouchées des impuretés du péché, il variait de neuf à quinze jours.

UNE OBLIGATION: UNE BONNE MORALITE

Les accoucheuses devaient pouvoir donner le baptême, et cela dès les XV et XVI ème siècle, c'était une revendication de moralité exigée par l'Eglise. Souvent elles devenaient aussi, par la force des choses, les marraines des enfants qu'elles mettaient au monde.

Cette revendication de moralité permettait au clergé d'avoir une mainmise sur les agissements des accoucheuses que l'on soupçonnait d'être alcooliques, guérisseuses, sorcières, jeteuses de sort ou, plus rarement, avorteuses.

LES SAGES-FEMMES VALAISANNES: UN PEU D'HISTOIRE

En Suisse et en Europe, les médecins trouvaient avilissants d'être accoucheurs. Ainsi, jusqu'au milieu du XVIII ème siècle en Suisse, les accouchements étaient uniquement pratiqués par des femmes.

Dans les villages, on préférait les sages-femmes non diplômées qui avaient appris leur métier « sur le tas » en assistant leurs aînées.

Le Valais a tenté de mettre sur pied des cours de sage-femme mais sans réel succès.

Une « instruction pour les accoucheurs et sages-femmes », datée du 26 novembre 1804 , s'inscrit dans les premières législations sur la police sanitaire au XIX ème siècle. Cette initiative échoue, on la tente à nouveau en 1807 et 1809.

On souhaitait des élèves « *jeunes de moins de trente ans, probes, de bonnes mœurs, discrètes, naturellement intelligentes, d'un tempérament propre à supporter les veilles et les fatigues, conformées convenablement pour la pratique des accouchements et exclusivement parmi celles munies de bonnes attestations de messieurs les curés.* ».

Les coûts de formation étant élevés, seules Sion et Brigue trouvèrent des candidates.

Apparaît une nouvelle loi sur la police sanitaire en 1834 qui prévoit un contrôle sur les sages-femmes.

En 1844 le contrôle se précise par l'introduction d'examens.

S'élaborent ensuite un guide et un serment de la sage-femme où il est notifié l'obligation de dénoncer les filles-mères, les accouchements clandestins, les avortements, etc...

En 1896, la loi sanitaire est revue et corrigée, elle abroge l'article par lequel la sage-femme est tenue de dénoncer les cas d'avortement, et de grossesses illégitimes.

Dès 1919 les cours ne sont plus donnés en Valais.

En 1894 naît l'Association suisse des sages-femmes.

DE LA TRADITION ORALE

Il est du destin des femmes d'enfanter, et c'est dans l'ordre du monde et dans sa vocation de femme. Dans les sociétés rurales et catholiques de Valais, la femme vient au monde pour travailler, être l'épouse de l'homme, soumise et « obéissante » à ses désirs sexuels et le « péché du sexe » ne peut être justifié que par l'enfant qui naîtra.

La naissance est du domaine des femmes et l'intrusion des hommes et du clergé contrôleur est bien souvent considérée comme suspecte. De plus la femme tient à choisir elle-même celle avec qui elle veut partager ce moment crucial qu'est l'accouchement.

Il y avait donc un « clan des femmes » attaché aux secrets qui les entourent.

Aussi, plusieurs choses, comme le pouvoir et la politique entre autres, ne se partageaient presque jamais entre les sexes et étaient exclusivement réservées aux hommes.

TROIS DESTINS DE DIPLOMEES

Marjosa Tannast

Née en 1861 et mère de cinq enfants, elle débute en 1883 comme accoucheuse officielle de la vallée du Lötschental et devient la sage-femme « chef » d'une équipe d'« aides-matrones » qu'elle forme petit à petit.

Elle connaissait toutes les femmes de la vallée et on la surnommait « mère de toutes les mères ». Elle se trompait rarement et était très respectée, elle a été un modèle « empirique » alliant instinct et savoir-faire, et cela pendant près d'un demi-siècle. Elle est morte en 1937.

Virginie Zufferey: son cahier d'études

Décédée en 1901 à l'âge de quarante huit ans, laissant sept enfants derrière elle.

Le cahier d'études qu'elle a laissé nous permet de suivre les cours qu'elle a reçu et de nous rendre compte des difficultés que pouvait rencontrer une sage-femme à cette époque.

Ce cahier comporte une partie sur l'anatomie générale des grandes fonctions de l'organisme: appareils nerveux, nutritif, respiratoire, circulatoire, de locomotion, génital; une partie sur la vie du fœtus et de son développement, ainsi que de multiples conseils en cas de complications, comme par exemple la « version », qui est une présentation anormale de l'enfant. Ou encore des conseils concernant toutes sortes d'accidents possibles et imaginables...

Du temps d'Adeline Favre, accoucheuse

Elle a commencé sa carrière en 1928 et a mis au monde 8000 enfants. Son livre nous permet non seulement de connaître la vie d'une sage-femme mais aussi de partir à la découverte des « us et coutumes » des petites villes et villages suisses de la première moitié de notre siècle.

Lorsque l'on interroge de vieilles femmes ayant vécu à cette époque, la principale caractéristique qui en ressort est la dureté de la vie, la difficulté de supporter des grossesses les unes après les autres, des années durant.

La venue d'un enfant, surtout lorsque ce n'était pas le premier, était perçue comme une malédiction. Et lorsqu'un nouveau-né venait à mourir, les mères n'étaient pas démesurément attristées..., c'était une bouche de moins à nourrir.

Aussi les femmes n'avaient pas le temps de s'occuper d'elles-mêmes lorsqu'elles étaient enceintes, il y avait trop de travail.

Malgré l'étroitesse des habitations de l'époque, les enfants n'assistaient jamais à la naissance de leur petit frère ou petite sœur, c'était encore un des tabous de cette société.

Les femmes retenaient leurs cris et restaient le plus silencieuses possible, c'était aussi une façon de minimiser au maximum la honte de la souillure.

Or, des recherches ethnographiques nous apprennent qu'anciennement en France, les femmes criaient au contraire énormément afin d'affirmer publiquement leur accouchement et de se libérer de leurs angoisses.

Adeline Favre a permis l'introduction de nouvelles pratiques d'hygiène et de morale qui n'étaient pas facilement acceptables pour des gens qui avaient toujours suivi des coutumes ancestrales sans jamais se poser de questions.

Le fait d'appeler le médecin rentra lentement dans les mœurs; le dernier accouchement à domicile d'Adeline date de 1960.

Ce n'est que vers les années 45-50 qu'apparaissent les termes de « patientes » ou de « parturientes ». L'attitude envers la grossesse a ainsi évolué, n'apparaissant plus comme un état naturel et permanent de la vie quotidienne féminine.

Un dernier point très important: celui de la hiérarchie du savoir.

La législation cantonale accordait tous les pouvoirs aux sages-femmes étant donné que le médecin était souvent absent. Or la présence de plus en plus fréquente de celui-ci a instauré un rapport hiérarchique de fait entre médecin et sage-femme, et pas vraiment justifié par un meilleur savoir ou une meilleure connaissance de la pratique...

Troisième partie : INTERPRETATIONS

Analyse et compréhension de ces œuvres autobiographiques qui ont provoqué le scandale lors de leur parution, mais aussi une certaine fascination.

Scandale et fascination dus aux témoignages poignants, authentiques et brutaux de ces femmes, dus donc à une force peu ordinaire des mots qui nous permettront de comprendre sociologiquement les sources de ces révoltes.

1) PREMIERE INTERPRETATION: Y a-t-il identité face à un monolithisme traditionnel?

La lecture de ces deux ouvrages nous montre une société traditionnelle marquée par l'omniprésence de la religion, par la domination masculine et par le monolithisme d'une société relativement obscurantiste.

Or, cette société apparaît si étouffante, si englobante et si fortement esclavagiste pour ses femmes, que notre première impression est simplement celle d'une révolte des femmes contre une espèce de massivité, de monolithisme des pouvoirs patriarcal et clérical.

Cependant cette interprétation est à refuser.

En effet cette image d'un monolithisme traditionnel n'est qu'une construction de la ville, elle n'est donc pas fidèle à la réalité.

Observons de plus près le regard de la ville sur cette société pour mieux comprendre cette fausse déduction: les citadins ont un regard double et paradoxal envers les sociétés traditionnelles de la montagne et de la campagne.

D'un côté ils ont une attitude totalement irrespectueuse de rejet, voire de mépris, car ils considèrent que les gens qui y vivent sont arriérés et goitreux. Et d'un autre côté, s'exerce sur les gens de la ville une forte séduction émanant de ces sociétés, car elles évoquent en quelque sorte le Paradis perdu.

Ainsi la ville oscillera en permanence entre ces deux pôles qui se répondent l'un à l'autre. Or ces pôles; d'un côté le rejet, de l'autre l'attrait, sont tous deux fictifs et sans lien avec la réalité.

Rappelons que cette image massive et uniforme que nous avons de cette société traditionnelle nous parvient des indigènes qui ont été fortement influencés par les citadins.

Et c'est justement parce que cette vision tyrannique, oppressante, étouffante et irrespectueuse envers les femmes est née d'une vision urbaine fabriquée, qu'il nous faut la refuser.

Bien que cette vision bipolaire de la montagne, à la fois arriérée et attrayante soit construite par les citadins, en ce qui concerne la société dont nous parle les deux auteurs, il semble bien qu'elle soit effectivement oppressante, étouffante et

irrespectueuse envers les femmes. Refuser cette interprétation est alors peut-être une démarche trop catégorique.

Mais nous pouvons expliquer cette vision sous un autre angle: les citadins qui découvrent la montagne appliquent leurs préconceptions et leurs préjugés. Par conséquent ils la perçoivent selon les deux axes que nous avons mentionnés plus haut.

Les gens de la ville percevront le côté religieux de la société traditionnelle dans le même sens: soit comme une forme d'affreuse superstition prise dans une religion monolithique qui les épouvante, soit comme un beau paganisme dont ils souhaitent retrouver les sources.

Les citadins sont donc frappés par l'aspect massif et uniforme de la religion qui aurait exercé une sorte de captation des consciences et tenu les populations indigènes dans l'arriération.

Ce sera tout un effort de ce que l'on a appelé le folklore, que de découvrir sous cette massivation religieuse les éléments qui sont restés du vieux paganisme.

Cette vision fabriquée a été acculturée par les montagnards, c'est-à-dire qu'en entrant dans la modernité ils pensent leur passage dans cette modernité qu'ils envient, mais aussi leur passage au passé qu'ils sont obligés d'abandonner d'après les critères de la perception citadine.

Par l'afflux de tout une littérature, le regard des montagnards est de plus en plus acculturé, c'est-à-dire qu'ils vont penser leur culture, leur identité, en intégrant en partie la perception citadine.

Les montagnards n'ont pas fait qu'obéir à cette perception, c'est surtout que la crise d'identité qu'ils vont vivre (n'ayant plus totalement leur identité traditionnelle, ni encore complètement leur identité nouvelle) va les conduire à emprunter les normes de perception de la ville et de ses habitants.

Dans cette perspective, on comprend aisément que les montagnards eux-mêmes aient jugé leur société comme étant massive et qu'ils aient pu en dénoncer le côté oppressif.

Mais le sociologue doit déconstruire ce double regard et cette acculturation de la représentation urbaine chez les montagnards.

Il nous faut donc chercher une autre interprétation.

2) DEUXIEME INTERPRETATION: La double source identitaire d'Adeline Favre et de Marie Métrailler

Les témoignages de Marie Métrailler et d'Adeline Favre interviennent dans le passage entre deux sociétés distinctes: la société traditionnelle et la société moderne.

C'est pourquoi ces deux types de société doivent être compris dans leur révolte comme l'expression d'un transfert, d'une mutation.

Les auteurs s'alimentent ainsi à deux sources pour définir leur identité: d'une part à une source moderne nouvelle qui leur offre un champs de liberté nouveau, d'autre part à travers ce nouveau champs elles expriment les formes les plus vives de la société traditionnelle.

Leur révolte témoigne donc à la fois des éléments les plus dynamiques de la tradition et de la modernité simultanément.

Cette interprétation consiste donc à dire que ces témoignages ne peuvent être compris en dehors de ce mixage culturel, de ces forces vives traditionnelles et modernes.

Il est vrai qu'Adeline Favre, à travers son métier, se trouve plongée en plein cœur de la mutation qui a lieu entre société traditionnelle et société moderne: en adoptant les nouvelles techniques imposées par sa profession, elle se trouve confrontée à l'incompréhension et au scepticisme des gens de sa campagne pour qui les traditions et les pratiques ancestrales représentent la seule vérité et la seule juste manière d'agir.

Quant à Marie Métrailler, n'a-t-elle pas entrepris de subvenir aux besoins des siens et de devenir indépendante bien avant l'arrivée de la modernité.? Bien entendu elle a, elle aussi, vécu cette mutation de sociétés, mais il ne semble pas que cette dernière ait influencé les démarches et la révolte de Marie Métrailler. Elle s'est créée sa propre place de femme active dans une société où seuls les hommes avaient le droit de gagner de l'argent.

Cet essai d'interprétation nécessite de définir plus profondément ce qu'est la société traditionnelle et ce qu'est la société moderne.

Afin de mieux percevoir comment elles vont puiser au dynamisme des deux.

De la société traditionnelle

Contre l'envie de façonner un monolithisme traditionnel, il faut dire que l'originalité de cette société a consisté à faire coexister des pouvoirs massifs et presque absolus comme ceux de l'Etat, de l'Eglise et des hommes, avec des contre-pouvoirs nés de ceux-ci.

Ces contre-pouvoirs sont formés par la conscience du "nous" et par la force de la vie communautaire qui résident dans la société traditionnelle.

Ainsi s'affrontent pouvoirs et contre-pouvoirs malgré une apparence d'uniformité, et d'eux naissent conflits et révoltes.

C'est ce que l'ethnologue ou le sociologue observe lorsqu'il pénètre dans ces sociétés : sous l'apparente tranquillité et passivité, des contre-pouvoirs font leur apparition face aux pouvoirs massifs en place.

C'est à partir de cette remarque que nous allons reprendre les divers aspects de la vie sociale dans ce type de société, pour montrer les liens entre pouvoirs et contre-pouvoirs.

PREMIER ASPECT

Bien que le « nous » prédomine sur le « je », il existe des individualités peu ordinaires, des personnalités exceptionnelles. Nous les appelons souvent des cas sociaux, des originaux, des « tronches ». Néanmoins cette société a permis qu'à côté d'un « nous » relativement conformiste et hégémonique, s'expriment des extériorisations individuelles.

Adeline Favre et Marie Métrailler font partie de ces « extraverties ».

DEUXIEME ASPECT

La femme paysanne de cette société est celle aux trois maternités: elle met au monde; elle nourrit ses enfants avec les produits qu'elle tire de la terre; elle les habille également en exploitant la nature. Cette femme est en quelque sorte la « Terre Mère », productrice et reproductrice, cela lui confère un savoir et un pouvoir que les hommes ne possèdent pas et ne posséderont jamais.

Ainsi, même soumise à l'autorité patriarcale, elle a un pouvoir redoutable par sa condition de femme, condition qui justement était sensée la condamner.

On remarque que bien souvent ce sont les femmes qui prenaient les décisions familiales comme l'éducation des enfants et l'organisation des tâches dans la maison. Par ailleurs, il ressort des livres que les mères étaient beaucoup plus souvent craintes par les enfants que les pères, ce qui nous laisse deviner d'où provenait l'autorité...

TROISIEME ASPECT

Dans une société où la division du travail est faible, les femmes font pratiquement tout comme les hommes. Et si de surcroît elles s'avèrent être veuves ou célibataires, elles sont obligées de faire les tâches des hommes en plus des leurs.

Autant dire qu'elles travaillent tout simplement plus qu'eux. Ainsi il est légitime que sur ce plan elles réclament l'égalité.

Bien que soumises, les femmes de ces sociétés ont acquis une force mentale mais aussi physique qui les rendent les égales des hommes.

De plus, leur situation commune leur a permis de cultiver une force collective d'exister que les femmes d'aujourd'hui ont perdu.

QUATRIEME ASPECT

C'est dans la collectivité des femmes que s'expriment les contre-pouvoirs.

Les femmes se réunissaient à maintes reprises, lors de la lessive autour de la fontaine, lors du filage autour de la quenouille... c'est pourquoi on peut parler d'une véritable « société des femmes » où toutes les générations se mêlaient.

Cette société des femmes était le lieu d'une résistance qui se traduisait par un savoir,

une littérature orale, une forme « d'être ensemble » où les femmes ont échangé leurs secrets, leurs perceptions et avis sur les hommes, et autres recettes de savoir-vivre. On peut aller plus loin et dire que par rapport aux femmes d'aujourd'hui, cette société des femmes était beaucoup plus forte

A la fois objet de ségrégation et d'une culture, voire d'une contre-culture face aux hommes.

Or Adeline Favre et Marie Métrailler ont participé à cette contre-culture, ayant reçu chacune, même si ce n'est pas par la voie directe de leur mère, de cette initiation des femmes.

On pourrait s'interroger sur le fait que ces femmes discutaient allègrement toutes ensemble de ce qu'elles pensaient des hommes lorsque l'on sait à quel point ce genre de discussion était tabou.

Néanmoins, les témoignages que nous avons sur cette société en général et sur les fileuses en particulier, montrent qu'une large part de leurs discussions, du savoir réciproque qu'elles se transmettaient, portait sur les hommes et sur l'amour.

Il y avait donc bien un savoir et une communication traditionnels extrêmement importants des femmes entre elles concernant la société des hommes, la politique, les questions affectives et l'initiation sexuelle.

CINQUIEME ASPECT

Le corps de la femme est méprisé parce qu'il est l'instrument du péché, de la faute, il est donc souillé et après l'accouchement, les femmes étaient obligées d'aller se faire « purifier » dans les dix jours par le prêtre.

Cependant le corps de la femme participe au corps cosmique.

Prenons l'exemple de la menstruation: dans cette société montagnarde de multiples croyances à ce sujet empêchaient les femmes, durant cette période mensuelle, de participer à plusieurs activités comme de s'occuper des produits laitiers (le lait risquait-il de tourner?), de la boucherie et bien d'autres... Car les gens pensaient réellement que cela provoquerait des catastrophes.

Tout ce qui concernait le corps en général était tabou. Cela fut censuré par la suite, mais il paraît que le sang menstruel fut ensuite considéré comme un remède par la médecine traditionnelle; ce qui démontre l'ambiguïté fondamentale du tabou lié à l'activité sexuelle, et de la femme qui tour à tour est mise à l'écart puis source de régénération.

Dans la modernité, il n'y a plus ce double regard, il semblerait plutôt que la menstruation soit quelque chose dont on n'ose plus trop parler alors qu'on voudrait la normaliser.

Cependant, lorsque l'on regarde toute la publicité qui tourne autour de la menstruation, il semble au contraire que le phénomène soit totalement normalisé et banalisé.

En plus de la publicité, il y a aujourd'hui de multiples émissions d'information pour les

jeunes qui débutent leur vie sexuelle, que ce soit à la radio ou à la télévision. Les tabous liés à la sexualité et aux règles de la femme semblent être devenus quasi inexistantes.

De situation honteuse, les règles sont plutôt devenues l'objet de taquineries, par exemple lorsqu'une femme est de mauvaise humeur ou qu'elle est trop susceptible. Mais il semble que cela soit plutôt lié au fait que les hommes croient à l'adage selon lequel la femme est intrinsèquement instable, plutôt qu'à quelque tabou sexuel.

SIXIEME ASPECT

Quant à la vie conjugale de ces femmes dans ces sociétés, il faut se distancier du témoignage de certaines qui consistaient à dire que leur vie sexuelle était horrible.

En effet la peur d'être enceinte à nouveau, la plupart des femmes avaient des enfants une année sur l'autre, explique facilement une attitude récalcitrante par rapport au sexe, cependant des écrits révèlent que ces femmes ont connu des techniques dans les pratiques sexuelles qui démontrent qu'elles n'avaient plus rien à apprendre...

Aussi, à travers certains témoignages, on découvre des femmes qui parlent de leurs hommes en les complimentant sur leur virilité et leur savoir-faire.

A nouveau ici nous pouvons observer une ambivalence entre le premier aspect très négatif des femmes qui évoquent leur sexualité avec horreur, et de celles qui en ont gardé de bons souvenirs.

Sans vouloir contester ces faits, les écrits d'Adeline Favre nous permettent difficilement de douter des dires de ces femmes qui se plaignaient de leur vie sexuelle, car les souffrances qu'elles enduraient, la plupart du temps dues aux accouchements, sont décrites avec une telle vivacité qu'on les imagine aisément, et qu'il paraît impossible de concevoir quelque notion de plaisir durant les rapports intimes de ces femmes.

Cependant, les travaux de monsieur Bernard Crettaz nous permettent de dire qu'il y avait dans ces sociétés un art d'aimer très important. Toutes les femmes de l'Occident de cette époque, bien que ne pouvant pas parler de ces choses-là au premier degré, oubliaient leur pudibonderie lorsqu'elles avaient la possibilité de se faire comprendre au deuxième degré...

SEPTIEME ASPECT

L'Eglise et le prêtre sont deux figures emblématiques de cette société, ils étaient omniprésents et omnipotents.

C'est dire que la misogynie était de rigueur dans la société masculine, les prêtres en faisant intégralement partie.

Cependant, le prêtre reste le fils d'une femme, et beaucoup de femmes à cette époque étaient fières que leur fils entre en religion.

Ainsi, peut-être qu'à travers cette fierté et ce désir d'avoir un fils prêtre, les femmes pouvaient, en parlant au figuré, « castrer » leur fils.

Nous retrouvons bien ici pouvoirs et contre-pouvoirs, entre la femme soumise au pouvoir ecclésiastique et la femme castratrice dans son contre-pouvoir de mère. Il y a des professions où la mère est servante de culte, elle suit le prêtre et le chapeaute, cela image cette mainmise de la femme mère.

HUITIEME ASPECT

Les filles-mères. Une femme qui avait un enfant hors mariage était excommuniée. Elle était montrée du doigt et dénigrée de tous, alors que l'auteur du méfait restait bien souvent inconnu et toujours impuni, personne ne cherchant à découvrir son identité puisque seule la fille était fautive.

Cette procréation hors mariage peut indiquer l'envie du célibat féminin, en effet le célibat était une véritable forme de contre-pouvoir face à une conjugalité envahissante, être célibataire c'était être marginale.

Ainsi le célibat de ces sociétés indiquait le désir de ne pas partager les biens mais surtout de refuser l'autorité maritale.

Reprenons nos deux héroïnes: Adeline Favre se mariera mais n'en perdra pas pour autant son indépendance ni son autorité (on dira même que c'est elle qui "portait le pantalon"). Marie Métrailler ne se mariera pas et dirigera son entreprise toute seule.

NEUVIEME ASPECT

Le partage du pouvoir. Cette question implique beaucoup de paradoxes et d'ambiguïtés.

Cette société communautaire réunit ses membres en permanence, que ce soit au village, à l'alpage, à la récolte, à la gérance des biens, etc..

Et bien les femmes participent autant que les hommes à toutes ces tâches, elles participent aussi au pouvoir. Cependant elles n'ont pas droit aux postes de responsabilité, et ici règne l'injustice.

Les deux auteurs sont sorties de ce carcan en établissant leurs propres règles, un contre-pouvoir.

DIXIEME ASPECT

L'imaginaire est très présent dans ces sociétés qui ont véhiculé une grande tradition orale. En effet il était fréquent que les membres de la communauté se regroupent autour des aînés pour les écouter raconter des légendes enchantées ou terribles.

Or justement, les contes et les récits nous apprennent que la femme était très rarement humaine; elle incarnait soit la fée, soit la sorcière, ou encore la Vouivre, monstre marin qui dévorait les hommes.

Toutes ces images traduisent donc un pessimisme fondamental face à la femme, mais aussi toute l'ampleur de son pouvoir: car elle inspirait la terreur et le respect.

Ces récits montrent aussi une lutte entre les sexes qui est antédiluvienne, on retourne donc au commencement pour comprendre le présent. Il y a une conscience, malgré le statut inférieur conféré aux femmes, qu'elles sont détentrices d'un contre-pouvoir très puissant.

TRANSITION

Lorsque l'on observe sociologiquement cette société traditionnelle montagnarde et paysanne, on trouve une culture, une connaissance, un savoir et des racines coutumières solides.

Et c'est grâce à tous ces paramètres que Marie Métrailler et Adeline Favre ont trouvé la force de s'opposer à des normes, à des préjugés et à la domination masculine et ecclésiastique.

Car en tant que grandes connaisseuses de la tradition, mais tout en étant aussi les produits de cette tradition, elles ont su contrer ce qu'il y avait de mauvais dans cette tradition.

Ainsi, en s'attaquant à la partie gangreneuse des coutumes traditionnelles, elles ont affiché leur contre-pouvoir en même temps que naissait la société nouvelle.

De la société moderne

Adeline Favre et Marie Métrailler sont donc contemporaines des débuts de la modernité dans les campagnes. On peut dire qu'elles ont « les pieds dans la tradition et la tête dans la modernité ».

Mais qu'est-ce que la société nouvelle?

Avant toute chose, elle se différencie de la société ancienne par la prédominance du « je » qui remplace le « nous ».

La modernité est caractérisée par la montée de l'individualisme, c'est-à-dire que le sujet, le « soi » devient une finalité en lui-même.

C'est une civilisation où le monde n'est plus vécu comme un donné soumis à Dieu, à l'Eglise, mais comme une revendication individuelle. Désormais chacun a le droit d'être « la source de sa vie » et d'exister par et pour soi-même.

Et c'est justement ce que les auteurs ont su revendiquer: leur existence en tant qu'individualités, en tant que sujets propres, maîtres de leur destin.

La modernité implique donc la disparition de la communauté puisque celle-ci est représentée par le « nous ». Cette disparition se traduit par les rivets des normes de la société globale extérieure: le corps, la sexualité, l'habillement, les modes vestimentaires, les modes de pensée...

En même temps que disparaît la société communautaire, le sujet nouveau qui s'exprime va être conditionné par la société globale venue de la ville.

Alors que reste-t-il aux femmes de la tradition lorsqu'elles sont confrontées à la modernité, et que leur parcours de vie n'est pas celui de nos héroïnes?

Etant donné que la modernité s'accompagne d'un processus d'individualisation et de subjectivisation, on montre à ces femmes comment entrer dans ce nouveau mode de vie.

C'est-à-dire comment entrer dans la maison, à mieux la tenir, comment entrer dans l'école ménagère, à travers des outils comme la machine à coudre.

Mais encore à entrer en elle-même, dans leur corps et dans leur tête, en les orientant vers de nouvelles modes de la coiffure par exemple, ou encore à travers les magazines féminins remplis de conseils de beauté et de manières de séduire. La femme devient la cible d'une littérature spécialisée sur les nouvelles méthodes de l'art d'aimer, etc...

A la même époque apparaissent la méthode Ogino, et ensuite la pilule.

Ces nouvelles données ont évidemment ébranlé les sociétés traditionnelles.

Dans la modernité, les femmes sont amenées à la fois à entrer dans la maison et en elles-mêmes. Elles doivent assumer le rôle de la mère nourricière mais aussi de la femme séduisante et désirable.

« La femme moderne commence à se dénuder et à séduire de façon neuve. ». C'est le cas au début de la modernité, aujourd'hui elle aurait plutôt tendance à se rhabiller. En revanche l'homme se dénude de plus en plus et devient à son tour un objet de séduction (le phénomène Chippendales).

On est alors en droit de se demander si l'on n'assiste pas aujourd'hui à une mutation de la société et si le pouvoir d'achat n'est pas passé aux mains des femmes, cela annonce peut-être une féminisation de la société actuelle...

Les deux protagonistes participent à la modernité par un processus de subjectivisation extraordinaire, on peut même dire qu'elles ont devancé le premier principe de la modernité, ne l'attendant pas pour revendiquer leur « je ».

Marie Métrailler y est parvenue par l'imagination, la culture immense, la sagesse et la persévérance.

Adeline Favre a su endosser un métier difficile et déroutant pour acquérir sa liberté.

Toutes deux ont refusé « l'entrée dans la maison », la domination mâle et cléricale.

Ainsi, tout en s'alimentant à la société moderne, le fait d'être détentrices des contre-pouvoirs acquis face à l'oppression de la tradition, leur a permis de se battre pour que l'on reconnaisse leurs droits.

On ne peut pas mettre de côté le fait que ces femmes aient connu la société moderne et ses progrès. Mais même si elles en puisent la substance, il semble qu'elles ne l'ont pas attendue pour arriver là où elles voulaient.

Conclusion

Marie Métrailler et Adeline Favre participent d'une société traditionnelle qu'elles dénoncent, mais c'est justement cette société qui leur a donné des contre-pouvoirs étonnants. Si elles ont réussi à exprimer leur identité, c'est parce qu'au cœur de la société traditionnelle il y a des éléments qui ont procédé de leur révolte.

En d'autres mots, elles sont parvenues à se définir elles-mêmes face à un extérieur hostile en tant que femmes dans leur originalité individuelle et dans leur rôle social.

Cette réussite se manifeste dans la forme et dans le contenu:

Dans la forme tout d'abord parce que la rencontre avec d'autres individus leur a permis d'être les auteurs de leur livre. Marie Métrailler a pu réaliser son œuvre grâce à une rencontre, néanmoins cela reste bien son propre témoignage et son expérience de vie.

Leur succès identitaire est donc né de cette possibilité de s'exprimer, de cette adéquation entre ce qu'elles ont vécu, ce qu'elles ont eu besoin de dire et le moyen d'expression qu'elles ont emprunté.

Dans le contenu ensuite, parce qu'il s'alimente aux contre-pouvoirs de la société traditionnelle, mais aussi aux chances qu'offrait la modernité.

Dans le passage entre ces deux sociétés, une valeur fondamentale leur parvient, c'est le « je ». En effet, elles n'en ont peut-être pas conscience, mais elles paraissent avoir été, dans la modernité, celles qui ont su le mieux vivifier les forces contre-culturelles de la société traditionnelle.

Nous nous trouvons donc à la jonction de deux univers culturels, or d'autres femmes n'ont pas suivi la même trajectoire: les autres « filles de la tradition » en situation de modernisation sont d'une part « entrées dans la maison », suivant le modèle dominant, mais d'autre part elles ont aménagé des restes de la société ancienne sous la forme du folklore.

Ces femmes à la fois modernes et anciennes représentent la majorité des femmes de ces pays, tandis que nos deux protagonistes constituent des cas exemplaires, car c'est face à ces modèles-là qu'elles se sont érigées.

Aujourd'hui, les conditions environnantes sont tellement différentes que l'on ne peut en aucun cas transposer ces cas particuliers dans le présent.

En revanche, ce que l'on peut observer, c'est la similarité de fonctionnement; c'est-à-dire que quel que soit le changement de civilisation et de société qui s'effectue, c'est le fait qu'il y ait mutation qui permet aux individus de procéder à un choix. A savoir soit la passivité et l'acceptation, soit la rébellion.

La modernité dans laquelle sont entrées Adeline Favre et Marie Métrailler s'est achevée pour laisser place à ce que certains nomment la post-modernité. Ainsi dans notre « post-modernité », il y a des femmes qui endossent passivement le rôle que la société considère être le sien, et d'autres qui tentent par tous les moyens de se forger une identité nouvelle.

Ainsi cette nouvelle quête identitaire ne peut exister que dans la rupture, dans la scission entre deux régimes, entre deux cultures, etc... Reste à savoir quels sont les moyens d'expression de cette nouvelle quête.

Pour revenir aux femmes étrangères, principalement algériennes et arabes, que nous citons dans l'introduction, elles sont l'exemple le plus flagrant d'individualités à la recherche d'une identité, elles le font pour exister, mais surtout pour survivre à une régression dramatique qui les entraîne dans la plus ancienne forme de société. Elles se battent dans toute la contradiction qui sévit entre tradition, modernité et "post-modernité" qui n'en n'est pas une.

Et pour y parvenir, elles plongent toutes entières dans la mémoire fondamentale de leur civilisation et s'en servent pour dénoncer les abus, les fausses interprétations du Coran qui les réduit à l'état d'esclavage.

Leur quête est donc le fruit d'une synthèse entre grande mémoire collective et innovation.

BIBLIOGRAPHIE

FAVRE, Adeline, *Moi, Adeline, accoucheuse*, Monographic SA, 1981.

ITINERAIRES AMOUDRUZ VI, *Terres de femmes*, Genève, Musée d'ethnographie, 1989.

LAMOUILLE, Madeleine, *Pipes de terre et pipes de porcelaine*, Genève, Zoé/De l'aube.

METRAILLER, Marie/BRUMAGNE, M.M., *La poudre de sourire*, Suisse, Clin d'œil, 1980.